

Bibliothèque nationale de France Département de la reproduction

#### **AVERTISSEMENT**

Pour des raisons de conservation du document original, le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction. Le fichier qui vous est livré est donc en noir et blanc et non en couleurs.

En outre, si nous veillons à garantir la meilleure lisibilité possible, des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

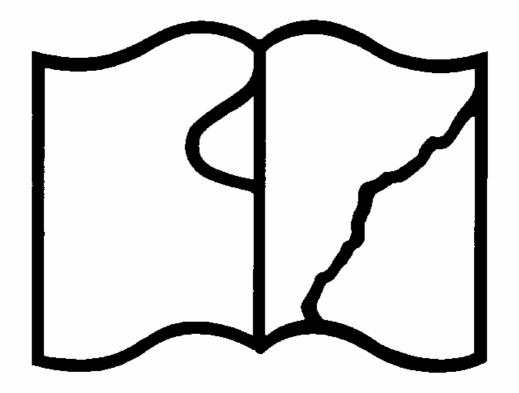
Nous vous remercions de votre compréhension.

#### NOTICE

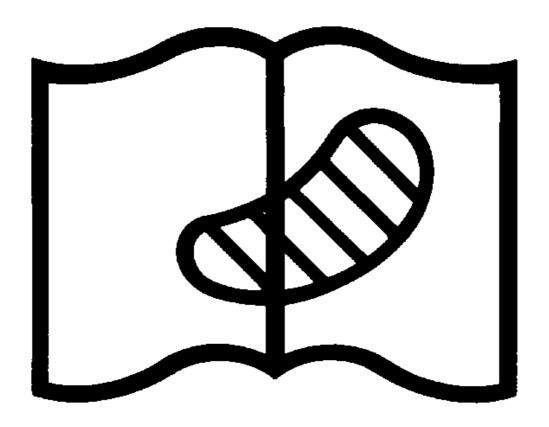
Due to the preservation state of the original document, the use of a microfilm was favored to make this reproduction. Therefore, the delivered document is in black and white and not in color.

We ensure the readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain: defects in the appearance and quality of the illustration in particular.

We thank you for your understanding.

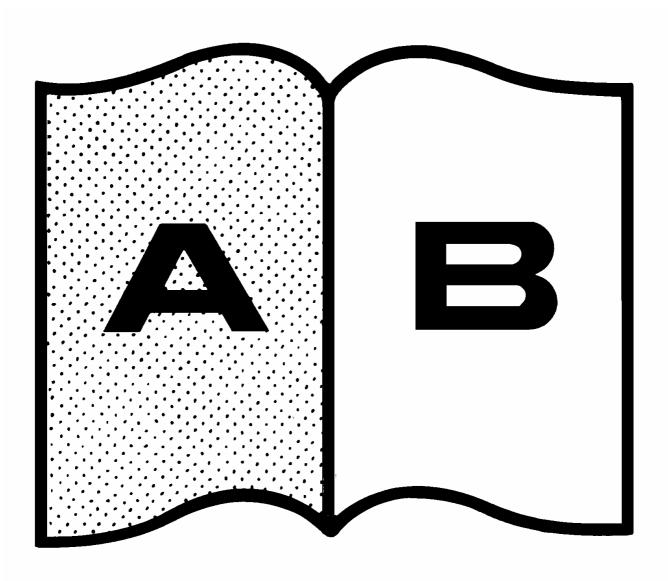


Texte détérioré — reliure défectueuse NF Z 43-120-11



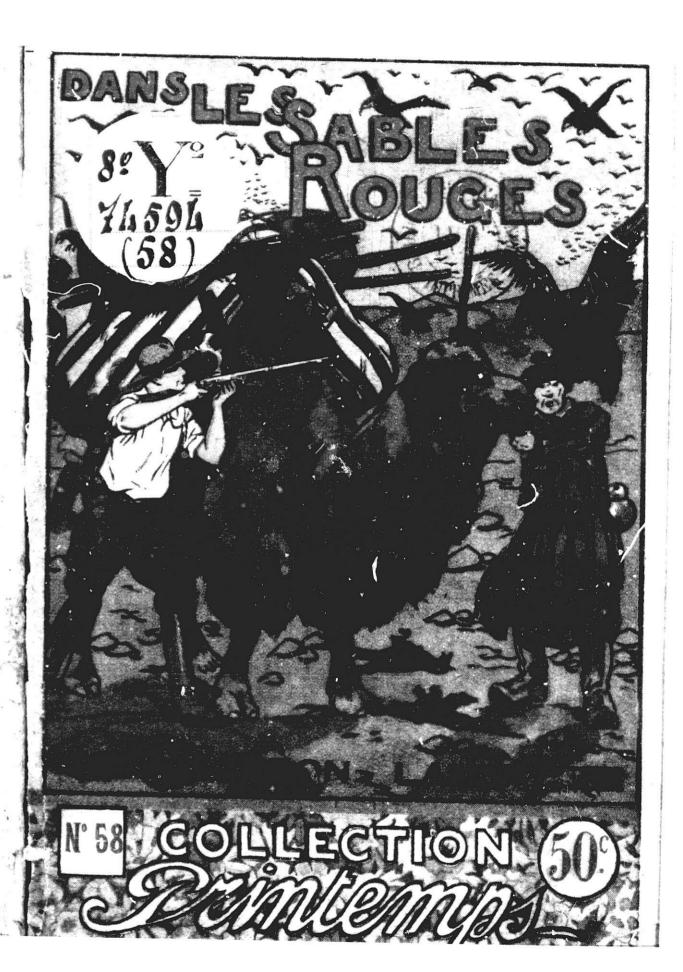
Original illisible

NF Z 43-120-10



Contraste insuffisant

**NF Z 43**-120-14





# LA COLLECTION PRINTEMPS

1, rue Gazan, PARIS (XIVe)

Romans d'aventures pour la jeunesse paraît deux fois par mois (le 2e et le 4e dimanche)

sur 64 pages illustrées, sous double couverture de luxe en couleurs, au prix de O fr. 50 (0 fr. 60 franco).

# DEJA PARUS:

N° 27. — L'Etranger aux lunettes bleues, par André de BRÉVILLE.

N°28. — La Terre des aïeux, par Claude RENAUDY.

N° 29. - La Terre des aïeux, II (fin).

N° 30. - Le Secret du Rayon vert, par M. de CRISENOY.

N°31. – Le Secret du Rayon vert, Il (fin).

N° 32. — Mission de Scout, par L. LIVERANI.

N° 33. - Smail, fils du Désert, par Yves GOHANNE.

N°34. - Smail, fils du Désert, II (fin).

N° 35. - L'Epave mystérieuse, par Jean du CLÉGUER.

N° 36. - Le Château de l'Epouvante, par Jean de FERVAQUES.

N° 37. – Le Château de l'Epouvante, Il (fin).

N° 38. - Le Rocher du Silence, par Claude RENAUDY.

N° 39. - Le Rocher du Silence, Il (fin).

N° 40. - L'Antre du Sorcier, par Léon LAMBRY.

Nº 41. - La Folle Promesse, par M. de CRISENOY. N° 42. - La Folle Promesse, II (fin).

N° 43. — Sillage perdu, par Michel DORLYS. N° 44. — Sillage perdu, II (fin).

N° 45. - L'Appel de la Mer, par Georges de LYS.

Nº 46. - Le Char fantastique, par Norbert SEVESTRE.

N° 47. — Dans les serres du vautour, par J. DELCOU. N° 48. — Dans les serres du vautour, Il (fin).

N° 49. - Les Naufrageurs de Creach, par L. LIVERANI.

N° 50. - Les Naufrageurs de Creach, Il (fin).

N°51. — Tsao le pirate, par Norbert SEVESTRE.

N° 52. - Séparés, par M. FIEL. N°53. - Séparés, II (fin).

N° 54. — Le Coffret en bois de rose, par Gaël de SAILLANS.

N° 55. — Le Coffret en bois de rose, il (fin).

N° 56. - L'Ombre bleue, par Jean de BELCAYRE.

N° 57. - L'Ombre bleue, Il (fin).

(Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 0 fr. 60.)

# A PARAITRE:

N° 59. — Linette et scn vieux Bredaine, par H.-J. BABIN.

ABONNEMENT D'UN AN (24 vol.): France, 12 francs; -:- Belgique, 22 fr. 50 belges; Suisse, 6 francs suisses; -:-Union postale, 25 francs; autres pays étrangers, 30 francs.

La caravane du professeur Taruel, partie d'Irkoutsk, avait contourné la pointe méridionale du lac Baïkal et atteint Kiakhta, ville frontière au centre du massif montagneux qui sépare l'empire Russe de la Mongolje.

ETRANGE CONVERSATION

Hector Taruel, le savant français, membre de l'Institut, ne se faisait aucune illusion sur les périls d'une entreprise à laquelle il associait son fils Bernard. Il savait que les fatigues endurées jusqu'ici n'étaient rien en comparaison de celles qui les attendaient. Quelques jours encore et l'on atteindrait Ourga, la principale ville Mongole. C'était là qu'il ferait ses derniers préparatifs pour la téméraire randonnée, là que les véritables difficultés commenceraient.

Taruel était l'un de ces hommes qui font l'orgueil d'une nation. Il aimait la science pour elle-même, pour les joies qu'elle procure, non pour les profits qu'elle donne. Il n'avait pas hésité à sacrifier une partie de sa fortune pour mener à bien une expédition dangereuse. Cela uniquement parce qu'il revait de faire la lumière sur une passionnante question.

Cette question était celle des rapports ayant existé entre cette partie aujourd'hui déserte de l'Asie et le monde Romain.

Tout en cheminant à côté de son fils, Taruel lui confiait ses projets et lui insufflait son enthousiasme.

Bernard n'avait pas besoin de ses confidences pour s'enthousiasmer. Il aimait et admirait son père. Depuis la fin de ses études il s'intéressait à ses travaux. C'est pour cela que le professeur, après quelques hésitations, avait consenti à l'emmener.

- Voi-tu, disait ce jour-là Taruel, je ne m'engagerais pas dans la solitude de Gobi, si je n'avais la conviction qu'elle renferme dans sa partie la plus sauvage les ruines d'une ville jadis prospère, que je veux

découvrir.

- Je croyais, objecta Bernard, que le désert avait déjà

livré une partie de ses secrets.

- Tu ne te trompes pas! répondit le professeur, un Anglais, le Dr Stein, nous a devancés. Il a, le premier, ramené au jour plusieurs villes étranges. Le récit de ses découvertes est aussi beau qu'un conte arabe; mais, malgré l'intérêt qui s'attache à ses travaux, il n'a pas trouvé la « Perle des Sables », cette merveille unique dont nous déchiffrerons l'histoire, s'il plaît à Dieu!

- Qu'appelles-tu la Perle des Sables?

- Une ville ancienne, dont mes recherches m'ont permis de soupçonner l'existence. La découverte de cette ville serait, pour la science, du plus haut intérêt! Si je l'appelle la Perte des Sabtes, c'est que ce nom paraît lui convenir.

— Pourquoi?

- Parce que, d'après mes prévisions, cette ville doit se trouver perdue au sein des Sables Rouges, dans la partie la moins connue du désert de Gobi. - Les Sables Ronges?...

- Cela ne te dit rien!... Moi, je connais cette région comme si je l'avais parcourue!

« Je l'ai tant étudiée depuis deux ans!... Il est bon que tu connaisses les difficultés de l'entreprises avant

de t'engager dans ce bassin ovale, trois fois grand comme la France. Il est plus désolé que les pôles, et on le nomme ici le Cha-mo. Ce désert, entouré d'un rempart de roches de 4 à 5.000 mètres, est un vaste plateau, couvert d'un sable gris, jaune, ou rouge, que déplace le vent. »

- Plus le danger est grand, et plus je suis décidé

à te suivre!

- Je le sais, Bernard. Je n'ai jamais douté de ton courage! Si je t'associe à mes travaux, c'est afin que, si nous découvrons la Perle des Sables, l'honneur de cette découverte soit en partie pour toi!...

- Je n'aurai aucun mérite en cette affaire!... N'estce pas toi, père, qui as tout conduit? N'est-ce pas grâce à tes travaux que nous pressentons l'existence d'une ville, auprès de laquelle des voyageurs

sont peut-être passés indifférents.

- Il ne passe pas de voyageurs dans les parages où ie te conduis! Je doute qu'en dehors du Dr Stein, quelqu'un se soit hasardé dans l'intérieur des Sables Rouges.

- J'ai entendu dire, cependant, que des caravanes

traversaient le désert.

- Oui! mais ces caravanes ne s'enfoncent pas dans l'inconnu! Elles suivent soit la route qui va d'Ourga à Lhassa, soit celle que l'on appelle la Route du Thé parce qu'elle relie la Chine aux possessions asiatiques. En dehors de ces deux routes, c'est la solitude morne, aride, absolue!

- En somme, ce désert n'est pas plus terrible que le Sahara?... Je ne vois pas ce qui te tourmente. Les dangers que présente notre entreprise ne sont pas supérieurs à ceux que courent en Afrique les spahis ou

les tirailleurs.

- Détrompe-toi!... Nous ne trouverons pas, comme eux, d'oasis où nous reposer. D'Ourga à Kalgan, c'est-à-dire sur une distance de mille kilomètres, il y a exactement cinq arbres.

- Comment sais-tu leur nombre?

- Je t'ai dit que, depuis plus de deux ans, je me

DANS LES SABLES ROUGES

documente sur cette région. Un voyage comme le nôtre ne s'entreprend pas à la légère! Si l'on veut en revenir, il faut mettre toutes les chances de son côté. Ces arbres sont d'ailleurs regardés comme de véritables phénomènes, car, dans ces sables sans consistance, rien ne peut prendre racine : les Mongols en voyage les contemplent avec respect; ils dressent leur tente sous leurs feuilles, mais ne touchent pas au tronc, qui leur est sacré.

- Bah! Tu as pris toutes tes précautions! Je n'ai donc aucune crainte! Nous saurons nous passer des arbres, et s'il n'y a pas d'autres dangers que celui-là...

- Il y en a d'autres! - Tu veux m'effrayer? - Non! t'instruire!...

A ce moment, la conversation fut interrompue par le bruit d'une dispute. C'était Haïdar, le chef de la caravane, qui gourmandait les chameliers. M. Taruel alla voir ce qui se passait, et, quand tout fut rentré dans l'ordre, il revint auprès de son fils.

- Ne disais-tu pas, père, commença celui-ci, que tu voulais m'instruire des dangers du Gobi?

- Oui! répondit le professeur. Je ne te dirai rien des vautours pillards et des corbeaux féroces qui tourmentent les caravanes. Tu ne tarderas pas à connaître leurs méfaits. Cela, d'ailleurs, constitue plutôt un ennui qu'un péril! Je n'insisterai pas davantage sur l'impossibilité de se procurer de l'eau ou des vivres, pendant des semaines, peut-être même pendant des mois! Cela fait partie de mon programme, et tu m'as rendu cette justice que j'avais pris toutes mes précautions!...

- Alors, que crains-tu?

- Le climat!

- Nous sommes au printemps!

- Il ne faut pas dire : nous sommes au printemps! Il faut dire : nous sommes sur le plateau Mongol, car 1à, toutes les saisons sont bouleversées!

- Comment cela?

Ecoute, et souviens-toi! La surface aride du Gobi

suffirait à faire de ce désert l'un des lieux les plus désolés du monde, mais son climat fantasque en fait un enfer!

- Un enfer?

- Le mot n'est pas trop fort! On y passe sans transition d'un froid polaire à des chaleurs torrides! Les variations, ce qui est plus grave, ont lieu souvent dans la même journée.

- Même dans cette saison?...

- Dans cette saison la température (entre midi et minuit) a parfois un écart de cinquante degrés!

- Cinquante degrés?

- Mes renseignements sont puisés à la meilleure source!... Dans l'espace de douze heures, le thermomètre saute de plus trente à moins dix-huit.

- Diable!... Il va nous falloir des couvertures!...

- J'ai pris d'autres précautions! C'est même pour cela que notre caravane est aussi importante! C'est également pour cela que la subvention que m'accorde le Gouvernement s'est trouvée insuffisante. J'engage dans l'aventure une partie de mes capitaux.

- Tu ne le regretteras pas !...

- Je l'espère, mais, je le répète, méfie-toi! Le péril est grand!

- Nous le vaincrons!

- Bravo, Bernard! Je suis fier de t'avoir associé à ma tâche! Si je te peins sous des couleurs aussi noires le désert de Gobi, ce n'est pas que je doute de ton courage, c'est que je veux te garantir contre les désillusions. Dans cette contrée du crépuscule et de la mort, peu de gens aiment à s'aventurer! Je ne suis pas dur des indigenes que j'emploie! Malgré la fermeté d'Haîdar une révolte est possible. N'oublions pas que Pété est terrible dans le Cha-mo!...

.- Nous serons de retour avant!

- J'en doute! Car mes recherches seront longues? Les renseignements que je possède sur l'emplacement de la cité sont trop vagues pour que je puisse la dé couvrir rapidement.

- Eh bien! père, nous supporterons le chaud et le

froid!... Quant à la révolte... nous la mâterons!...

— Oui, Bernard... Il faut que nous luttion... jusqu'au bout! Que nous déchiffrions le mystère. Que revienne à la France l'honneur de l'avoir percé!

— Je m'explique pourquoi la Perle des Sables est encore cachée. Quels explorateurs, même s'ils avaient en main tes documents, se hasarderaient à tenter la chance.

— Bien peu, sans doute!... Un explorateur russe qui a traversé le désert en juillet a retracé en termes effrayants les souffrances endurées par sa caravane. Ces souffrances peuvent être les nôtres! Il est bon de nous y préparer!...

- Que lui est-il arrivé?

— Dès l'aube le soleil était brûlant. Durant le jour on marchait entre deux fournaises : en haut le soleil, en bas le sable embrasé.

— Tout à l'heure tu me faisais grelotter, maintenant tu veux nous faire cuire!

- Ne ris pas! C'est sérieux!... Plus un nuage ne paraissait au ciel; l'atmosphère était d'une couleur sale. Si, par extraordinaire, quelques gouttes de pluie se mettaient à tomber, la sécheresse les empêchait d'atteindre le sol.
- Mais alors je pense à une chose!... Si l'exploration du plateau offre de telles difficultés en été, pourquoi n'attends-tu pas l'hiver?...

- Parce qu'il est pire!

- Est-ce possible?

— Oui, Bernard! La sécheresse des vents d'été n'est rien en comparaison de la morsure des vents d'hiver. Ils produisent, sur la peau gercée et crevassée, l'effet d'une lame de rasoir. Non seulement il faut affronter ces terribles vents, couvert de fourrures de la tête aux pieds, mais encore se garantir le visage sous d'épais masques de feutre.

- Le carnaval, quoi!...

- Tu es incorrigible! je t'assure que c'est grave!

- Excuse-moi!

Le thermomètre, à ce moment, peut descendre jusqu'à 47 degrés au dessous.

- Tu as eu raison de partir, alors; j'aime encore mieux l'été!...

— Allons! Voilà encore Haïdar qui se dispute avec les chameliers! Il faudra qu'à l'étape je remplace quelques-uns de ces drôles!... Tu connais les obstacles qui nous barrent la route; je te pose pour la dernière fois la question : veux-tu retourner en France?

- Non!

- Tu persistes à me suivre?

- Plus que jamais!

Tu es un homme, Bernard!... je suis her de toi!...
Il ne nous reste qu'à trouver la Perle des Sables,

- Nous la trouverons!

### İÌ

# LES DIFFICULTÉS COMMENCENT

En atteignant Ourga, le professeur Taruel passa la révision de ses colis et compléta son équipement. Sur les conseils d'Haïdar, il renvoya deux chameliers, qu'il remplaça par de placides Mongols dont le guide répondait. On fit une large provision d'eau douce et de vivres; puis, après un dernier coup d'œil sur la caravane qui avait bon aspect, le savant donna le signal du départ.

C'était vers Sour-Oussou (au commencement du désert) qu'Haïdar avait ordre de se diriger, et tout

d'abord la marche s'effectua sans incident.

La région septentrionale de la Mongolie que l'on traversait était en effet Labitée et même verdoyante; on la nomme la terre des herbes et la steppe déroule à l'infini le moelleux tapis de ses pâturages.

Bêtes et gens marchaient allègrement, et cette contrée fertile ne fut franchie qu'au bout de quelques jours. Une caravane composée d'une dizaine d'hommes et de quatre chameaux chemine lentement, et Sour-Oussou était à plus de trois cents kilomètres.

Cependant, comme tont arrive, on atteignit la limite

des terres fertiles, et brusquement le décor changes. A peine la halte de Sour-Ousson était-elle franchie que l'on pénétra dans cette Mongolie centrale, où commence le désert de Gobi.

Taruel qui cheminait avec son fils à quelques pas

du guide murmura:

- L'expédition coramence! Nous allons dire adien au monde civilisé, et plus bas il ajouta : Fasse le Ciel que ce ne soit pas pour toujours!

Bernard n'entendit pas ces paroles qui ne lui étaient

pas destinées; le savant reprit :

- Dans la vieille langue mongole, Gobi signifie : « plaine de pierres », et, d'après la vision qui s'offre à nous, ce nom est pleinement justifié.

- En effet, dit Bernard, on ne voit que des blocs noirs qui me semblent formés d'une pierre très dure; puis, il se tut, et pendant quelques instants la marche

continua silencieuse.

Cette entrée dans le désert, après le passage à travers une riante contrée, avait quelque chose de si angoissant que nul ne parlait. Un chameau s'arrêta, renisla bruyamment, puis repartit de son pas cadence; Bernard, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, tressaillit.

Les plus braves peuvent avoir une minute de faiblesse; la désolation du paysage et communiquait à tous. Désormais, il fallait compter sur ses propres forces, et vivre sur les ressources de la caravane. Le gibier est rare dans le désert et se laisse difficilement

approcher.

L'impression d'angoisse qui serrait le cœur de Ber nard se dissipa peu à peu. Son père, bien que grave, ne semblait pas ému. Une idée généreuse poussait ce savant vers le monde de la désolation, et une grande force était en lui. Le jeune garçon, en regardant ce noble visage, ce front large sous lequel s'agitaient de hautes pensées, eut honte de son trouble, et retrouve son énergie.

- Regarde! père, dit-il d'un ton enjoué qui contrastait avec son allure de tout à l'heure, le désert a sa

En parlant ainsi, il désignait un gravier rougeâtre qui s'étendait sous leurs pas, et sur lequel les sabots des bêtes rendaient un son métallique.

- Oui! répondit le savant, rien n'est indifférent à

qui sait voir! Dans la nature, tout est beau!

C'était vrai! Le gravier rougeâtre se parsema bientôt de cailloux multicolores, et le professeur les fit remarquer à son fils.

- Il y a là, dit-il, des agates, des sardoines et des cornalines qui feraient la joie d'un bijoutier; mais per-

sonne ne songe à les venir chercher.

Bernard ne put résister au désir de ramasser quelquesuns de ces cailloux précieux qu'il mit dans sa poche. Ils n'avaient pas grande valeur, mais leur assemblage dessinait sur le sol de curieuses mosaïques.

Cela dura peu. Le gravier fit place à des bancs de grès qui se succédèrent avec une désespérante mo-

notonie.

Taruel, qui consultait de temps en temps une carte couverte d'annotations, donna l'ordre d'obliquer vers l'est. C'était la partie la moins connue du désert, la plus aride, et aussi celle qui conduit vers le Grand Khingan dont les Mongols n'aiment guère à s'approcher. Haïdar fit la grimace, et il sembla à Bernard que ses hommes murmuraient.

Des amas de roches d'une belle couleur pourpre avaient remplacé les roches noires, et se montraient de loin en loin; elles disparurent à leur tour sous une couche de sable qui semblait submerger une région immense.

C'était la « Mer de Sable » particulièrement redoutable au voyageur.

Le vent s'était levé.

- Maître! vint dire Haidar, ne va pas plus loin aujourd'hui; il y a danger!

— Que crains-tu?

Le professeur devint soucieux. Il savait que l'Asie centrale est, en été, balayée par des vents terribles. Il avait, lors d'un voyage au Turkestan (situé plus à l'ouest, sous la même latitude), fait connaissance avec

ce « vent de fièvre » qui soulève une poussière brûlante. Un rapide examen du ciel lui permit de constater qu'Haïdar ne se trompait pas.

- Que conseilles-tu? demanda-t-il.

- I, abri du rocher! répondit laconiquement le Mougol, et son bras tendu désignait d'énormes blocs de granit rouge, à un demi-mille de distance.

- Allons!... fit Taruel, et la caravane se hâta dans

cette direction.

Il n'y avait pas un instant à perdre; le vent dont la vitesse augmentait sans cesse faisait voler des débris de plantes desséchées et de menu gravier.

- « Les coureurs des Steppes », dit le guide en les désignant, et Bernard, malgré la gravité du moment, ne put s'empêcher d'admirer la précision de cette expression. C'étaient bien, en effet, de sinistres « coureurs », que ces débris de végétaux roulés en boule qui bondissaient dans une course endiablée. Ils étaient des milliers et des milliers rasant la terre, se pourchassant avec fureur, luttant de vitesse, et faisant des sauts de plusieurs mètres. On aurait cru, vraiment, des êtres vivants pris de délire, et fuyant devant le danger!

Le rocher fut atteint avec difficulté, et les chameliers firent coucher leurs bêtes. Bien entendu, il ne fallait pas songer à déplier les tentes; elles eussent été enlevées comme des fétus! On ne pouvait même résister à un vent semblable qu'en se jetant à plat ventre entre les chameaux et en se couvrant complètement la tête. C'est ce que firent Bernard et son père, conseillés par Haïdar. Sur eux, avec un grondement de fauve, la tempête passa!

Quand, après des minutes qui parurent des heures, le calme revint, l'aspect du désert était changé!

Là, où quelques instants plus tôt, s'étendait une plaine, se trouvait maintenant un terrain vallonné, dont la vue arracha à Bernard un cri de stupeur. Les sables s'étaient amoncelés en dunes mouvantes, d'une quinzaine de mètres de hauteur. Certains de ces monticules dépassaient même cent mètres.

- Grandiose! murmura le savant,

- Effrayant! répondit Bernard, et il s'absorba dans sa rêverie.

Chacun était épuisé, car l'heure du repas était depuis longtemps passée, aussi Tarûel donna-t-il l'ordre de dresser les tentes et de prolonger la halte jusqu'au lendemain.

Comme suite au « vent de fièvre », la température baissa, et l'on sortit les couvertures. Grâce aux précautions prises par le savant, grâce surtout à ses patientes études sur les embûches du désert, il n'y eut pas d'accidents. Haïda fit preuve de jugement, ses hommes se tinrent tranquilles, et l'on ne souffrit pas trop de la brusque transition du chaud au froid.

Le lendemain, avec la belle insouciance de la jeunesse. Bernard se leva joyeux. Il avait presque oublié la dure épreuve de la veille, et ce sut en souriant qu'il dit :

- Les difficultés commencent!

- Oui! répondit laconiquement le savant.

Haïdar, le seul des Mongols qui parlât un mauvais français, les entendit, et d'une voix basse qui avait quelque chose de tragique, murmura :

- Nous verrons pire!

Les hommes, en train de charger les bêtes, n'avaient certainement pas compris le sens de ses paroles, et cependant, comment expliquer cela? il sembla à Bernard qu'ils échangeaient un mauvais regard.

### III

# LA RÉVOLTE GRONDE

Le lendemain, la marche vers l'est reprit, mais il était visible que les Mongols éprouvaient une grande répugnance à s'engager dans cette direction. Plus ils avançaient, plus leur attitude devenait significative; ils quittaient fréquemment leurs bêtes pour se rapprocher l'un de l'autre, et avaient de longs conciliabules.

Bernard crut bon d'en informer son père, et il lui signala ses craintes. A son grand étonnement, le savant n'en parut pas effrayé. Il avait envisagé toutes les éventualités et pensait en venir à bout.

- Laisse-les grogner! dit-il, c'est un moment à passer! Quand ils verront que nous sommes décidés à continuer notre marche, ils se soumettront à l'inévitable. Le mieux est de ne pas leur adresser la parole, n'ayons pas l'air de nous apercevoir de leur mauvaise

Durant toute la matinée, la marche se poursuivit sans incidents, mais, après la halte de midi, un fait

nouveau se produisit.

Il y avait deux heures environ que la caravane avait repris sa marche lorsqu'on atteignit les terres basses du Gobi toujours imprégnées de sel; de grandes taches brillantes s'éparpillaient dans ces fonds; c'était des couches cristallines d'une telle pureté, que des oiseaux de passage, trompés par leur apparence, s'abattaient sur elles comme sur des nappes d'eau.

Les Mongols, arrivés là, s'arrêtèrent et resusèrent

d'avancer.

— Qu'y a-t-il, Haïdar? questionna le savant.

- Maître, répondit le guide, après s'être entretenu avec les chameliers, ils disent qu'au delà des lacs de sel commence la terre des fantômes, et qu'il y a danger à s'y aventurer.

- Le danger est pour nous! car nous marchons en avant. Dis à tes hommes que mes conditions sont formelles; je les ai engagés pour me suivre dans le désert, ils me suivront. Toutefois, s'il en est qui veulent s'en retourner, qu'ils s'en aillent; je ne les retiens pas!

Haïdar ayant traduit cette réponse aux hommes, ane profonde consternation se peignit sur leurs traite, Letourner d'où ils venaient, même avec des vivres, tait impossible! Il leur fallait au moins un chameau avec des outres et des couvertures; jamais le maître ne consentirait à les leur donner!

Un instant, ils se concertèrent, indécis sur le parti à prendre; puis, un grand diable leur dit à voix basse quelques mots qui les calmèrent, et ils firent signe au'ils étaient prêts à continuer.

Vers le soir, on aperçut à une portée de fusil une antilope qui s'enfuit avant que l'on eût le temps de la mettre en joue.

- « Dzeren »! dit Haïdar, et comme Bernard le regardait sans comprendre, son père expliqua la signifi-

cation de ce mot.

- Le dzeren, dit-il, est une jeune antilope qui n'a pas d'égale pour la rapidité de la course. Même blessée à mort et l'une de ses jambes brisées, elle trouve moyen de fatiguer le cheval lancé à sa poursuite. On ne peut l'approcher que par ruse, et une balle pour l'abattre doit l'atteindre au cœur.

Les Mongols paraissaient avoir abandonné toute velléité de résistance; ils évitaient même de parler entre eux comme ils l'avaient fait le matin, mais leurs regards fouillaient l'horizon avec inquiétude, et Ber-

mard ne fut pas dupe de leur soumission.

-- Père, dit-il à mi-voix, le calme de ces gens cache quelque chose!... La révolte gronde!

- Laisse-la gronder, répondit Taruel avec le plus grand sang-froid, je suis sûr d'Haïdar; les autres ne penvent rien contre nous! Nos armes les tiendraient facilement en respect s'ils voulaient en venir aux mains, mais je doute qu'ils envisagent cette extrémité!... Ce sont des gens peu belliqueux, si j'en crois le guide. En voyant que la terre des fantômes n'est pas fréquentée par les esprits, ils reprendront courage; l'incident sera oublié.

- Je le souhaite! mais je garde mon impression. Je serais fort surpris, si nous n'avions, d'ici peu, quelque

fâcheuse histoire!

C'était l'heure du crépuscule, mais la clarté était encore suffisante pour permettre d'apercevoir de loin les terriers du « lagomys » ou lièvre nain, de la grosseur d'un rat. Cet animal curieux et craintif s'élançait à l'ouverture de sa galerie pour voir passer les voyageurs, et s'enfuyait dès qu'ils approchaient.

- Vois! dit le savant, l'exemple que nous donne cette bête dont la vie est menacée par les loups, les renards et les oiseaux de proie. Elle ne craint pas

d'habiter le désert! Serons-nous moins braves qu'elle, nous qui sommes armés?

Tu as raison! répliqua Bernard, et, gagné par la confiance paternelle, il ne parla plus de son pressentiment.

Ce soir-là, on campa dans un endroit particulièrement triste, que le hurlement lointain d'un loup rendait plus mélancolique encore. Plus une roche dans les environs, mais de nombreuses collines de sable, de médiccre élévation.

Bernard ne vit pas sans appréhension qu'un groupe de six Mongols, ayant avec eux le grand diable dont les paroles les avaient calmés, se trouvaient avec deux chameaux, séparés des tentes par un monticule. Etaitce par hasard? ou méditaient-ils quelque mauvais coup?

Le jeune garçon, cette fois, n'informa pas son père. Ne lui avait-il pas démontré, quelques heures plus tôt, que ses craintes étaient chimériques? Haïdar, d'ailleurs, se trouvait avec quatre hommes et deux chameaux, à quelques pas des feux.

— Pourquoi ces hommes mettent-ils la colline entre eux et nous? se répétait le jeune garçon qui, décidément, se refusait à voir là un simple hasard; et cette idée l'obsédait à tel point que, le repas terminé, sous prétexte de se dégourdir les jambes, il fit le tour du monticule.

Les hommes, assis en cercle, causaient avec calme; les chameaux débarrassés de leurs fardeaux étaient couchés, le cou allongé sur le sable. On avait l'impression d'une veillée paisible avant le repos de la nuit.

Bernard décrivit un large cercle pour regagner sa tente, ne voulant pas donner aux Mongols l'impression qu'il les surveillait. Toutefois, il persistait à croire qu'il se tramait quelque chose, et sa main tourmentait machinalement son revolver.

Avant de se coucher, il retourna vers les mutins. Il les trouva étendus à terre roulés dans leurs couvertures, et paraissant dormir, à l'exception de l'homme de garde qui fumait une pipe minuscule.

— Me serais-je trompé? murmura Bernard, et il revint sur ses pas.

De l'autre côté de la dune, Haïdar avait allumé un feu; là aussi, les Mongols dormaient, à l'exception du veilleur, l'œil et l'oreille au guet.

Toutes les prescriptions étaient respectées. L'appréhension semblait vaine, Bernard rentra sous sa tente presque rassuré.

Il dormit d'un profond sommeil jusqu'à l'aube, car la journée précédente avait été bien remplie, et il avait grand besoin de repos. Cependant, des rêves inquiétants l'agitèrent, et, aux premières lueurs du jour, poussé par une inquiétude mal définie, il sortit.

Son pressentiment de la veille le tourmentait; il se reprochait sa confiance envers les indigènes, et, taudis qu'il contournait la dune, son cœur se serra.

A quelques pas de lui, Haïdar et deux Mongols dormaient profondément; cela le rassura. Eux, du moins, demeuraient fidèles. Si quelque chose d'anormal s'était passé, ils auraient sans doute entendu et donné l'éveil. Tout en raisonnant de la sorte, il continuait à avancer et il se trouva bientôt derrière le monticule. Alors, sa gorge se serra et il demeura pétri é. Là, où la veille se dressait le camp, il n'y avait plus que des cendres et quelques objets épars ; bêtes et gens avaient disparu.

#### IV

#### TERRE DE FANTOMES

Le premier moment de stupeur passé, Bernard mesura l'étendue du désastre, et se demanda si l'expédition n'allait pas se trouver compromise. Le départ des sept hommes était très regrettable, mais, surtout, la perte des deux chameaux chargés de vivres et de choses utiles pouvait avoir des conséquences funestes.

Un coup d'œil lui suffit cependant, pour se rendre compte que les fugitifs n'avaient pas tout emporté. Les quelques ballots laissés sur le sol contenzient des

ustensiles et des vêtements. Dans leur hâte à quitter les lieux qui leur inspiraient une crainte superstitieuse, les Mongols n'avaient pris que le strict nécessaire, c'està-dire des couvertures, de l'eau et des vivres.

Le plus pressé était d'avertir le chef. Lui seul pouvait prendre les mesures qui s'imposaient, et Bernard, d'un pas rapide, retourna auprès de son père.

Celui-ci venait de s'éveiller; il regarda son fils dont le visage bouleversé disait clairement l'émoi, et, tou-

jours maître de lui, demanda:

- Que se passe-t-il, Bernard? tu as l'air bien ému. - On le serait à moins! répondit le jeune homme, sept de tes hommes sont partis, emmenant deux chameaux! Et il conta ce qu'il savait.

- N'est-ce que cela? répondit le savant.

- Comment? fit Bernard, tu ne trouves pas que c'est suffisant?... Qu'allons-nous faire maintenant?

- Continuer notre route!... Crois-tu donc que je ne me doutais pas des intentions de ces drôles? Si je les ai laissés s'installer derrière la dune, c'est que mes précautions étaient prises!... Haïdar a avec lui : Erik et Paas sur lesquels je puis compter!... C'est assez pour mener à bien l'entreprise!

- Je suis heureux que tu prennes la chose de cette façon! car, enfin, ce qu'ils ont emporté... sans parler

des deux bêtes...

- Cela ne changera rien aux choses!... j'avais fait placer sur les chameaux qui nous restent mes instruments et mes livres; nous avons des vivres en suffisance!... Rien à craindre pour le moment! Notre troupe est moins forte, j'en conviens, mais elle est débarrassée d'un élément mauvais! Cela a son importance!

La philosophie tranquille du savant déconcertait Bernard. Il s'était attendu à tout, excepté à cette acceptation souriante d'un désastre qu'il jugeait étendu.

- Ne penses-tu pas, insinua-t-il, qu'une poursuite

immédiate...

- Elle serait dangereuse, répondit Taruel, et pour le moins inutile... Quelle direction ont prise les ravisseurs? Il est bien difficile de le dire. Le vent qui déplace les sables a effacé leurs traces... D'ailleurs, c'est à eux-mêmes qu'ils ont joué un vilain tour!

— Comment cela?

- Ils marchent à l'aveuglette! Il n'y a pas de piste dans cette partie du Gobi! Nous sommes loin de la région cultivée! C'est peut-être leur condamnation qu'ils viennent de signer!

- Que veux-tu dire?

- Ils n'ont aucun instrument leur permettant de déterminer leur position. S'ils en possédaient, ils ne sauraient s'en servir!... En cédant à la peur, ils ont commis une folie! A défaut de moi, Haïdar seul pouvait les guider! Qu'ils prennent garde à eux! Le désert se venge!...

Bernard n'insista pas. Puisque son père prenait les choses de cette façon, il n'avait plus à s'inquiéter; sa tâche était remplie. Il était prêt à continuer sa marche:

il le suivrait jusqu'au bout.

Haïdar, informé de ce qui s'était passé, hocha la tête. Lui non plus ne croyait pas que les fuyards pussent franchir le désert. Il ne manifesta pas son opinion sur la situation, mais ne fit aucune objection pour reprendre la marche. Erick et Paas, par contre, se regardèrent terrifiés.

Pour eux, la situation était grave. En violant le secret des solitudes, les blancs se heurteraient aux esprits!... Qu'allait-il en résulter?... Sans doute les maîtres du désert se vengeraient? Les audacieux qui foulaient leur domaine paieraient cher leur témérité!

Convaincus toutefois que la résistance serait vaine, et, trop craintifs pour affronter les chances d'une fuite, ils suivirent leur guide, la tête basse, avec le fatalisme des Orientaux.

On franchit ce jour-là une grande distance, et l'on pénétra dans la zone inquiétante. Comme s'ils n'avaient attendu que cet instant pour se montrer, des vautours se mirent à planer au-dessus des voyageurs. Ils suivaient la caravane, bien décidés à vivre à ses dépensus

Bientôt, des corbeaux féroces vinrent se joindre à eux. Ceux-ci étaient pires. Sans paraître se servier du danger, ils s'abattaient sur les bosses des chameaux-

qu'ils becquetaient jusqu'au sang.

- Terre de fantômes! se contenta de dire Haïdar, mais il n'y avait pas de crainte dans sa voix. S'il croyait, comme ses compagnons, à la présence des esprits, il avait confiance dans la puissance des blancs. Il savait, par expérience, qu'ils étaient de taille à leur tenir tête.

A ce moment, Bernard, perdant patience, saisit son fusil et tira. Les corbeaux, ayant laissé plusieurs morts sur le terrain, devinrent prudents. Après deux ou trois simulacres d'attaque, ils s'enfuirent à tire-d'aile, en poussant de lugubres croassements. Il ne demeura pour accompagner la caravane que les vautours aux larges ailes qui, moins hardis, se tenaient à distance, attendant le moment favorable pour se jeter sur les restes qui leur étaient abandonnés.

Haïdar eut un sourire qui découvrit ses dents blanches. Les messagers des génies étaient partis! Les blancs savaient se défendre! Avec eux tout était possible! Ils sauraient reconnaître largement ses services!

et, au retour, il serait heureux!...

Erik et Paas, moins confiants, tournaient fréquemment la tête et parlaient entre eux à voix basse. Dans leurs cerveaux crédules revenaient des légendes fantastiques. Ils s'attendaient à quelque terrible événe-

ment et maudissaient leur imprudence.

Cependant rien de fâcheux n'arriva, ni ce jour-là, ni les jours suivants. La monotonie du désert se poursuivait, sans que l'on pût pressentir la moindre ruine, lorsqu'un soir, à l'heure où le globe rouge du soleil allait disparaître à l'horizon, Taruel qui était en tête, consultant sa carte, s'arrêta brusquement.

- C'est ici, dit-il, que nous camperons!...

Haïdar ne fit aucune objection, bien que le lieu lui déplût, et les Mongols firent agenouiller les chameaux. Bernard regarda son père.

- Est-ce que tu crois... commença-t-il, mais le savant ne le laissa pas achever.

- Je crois, répondit-il, d'une voix qui cachait mal

son émotion, que nous sommes sur l'emplacement de la « Perle des Sables ».

- Mais... fit Bernard promenant ses regards sur l'étendue, je ne vois que quelques roches.

- Tu ne remarques pas la teinte du sable?

— Il est rouge.

- Parfaitement!... Et c'est au sein des « sables rouges » que se cache la cité perdue!

— Je veux bien le croire!... mais... tu avoueras que

les apparences...

- Elles sont trompeuses... et... l'homme de science ne s'en contente pas! Mes calculs concordent exactement avec mes notes. J'ai fait deux fois le point aujourd'hui!... et je répète : nous touchons au but!... Si les documents que je possède n'ont pas été faussés, c'est dans ces parages que nous trouverons la « Perle des Sables ».
  - Cherchons-la!...

Bernard avait prononcé ces mots sans grande conviction, mais son père n'en releva pas l'ironie.

- Viens avec moi! dit-il simplement, et, tandis que les indigènes, ayant déchargé les bêtes, dressaient les tentes, ils se dirigèrent vers les roches situées à quelque distance.

Chemin faisant, Taruel parla:

- Sur cette terre de mort, dit-il, s'élevaient jadis de prospères cités!... La vie humaine est si brève qu'il faut plusieurs générations pour constater une modification de l'écorce terrestre. Il n'en est pas moins vrai que notre globe change continuellement. Qu'est-ce que les tremblements de terre? sinon une contraction de la surface du sol sous l'instruence du ieu intérieur... Il est indéniable que nous ne voyons pas notre planète sous l'aspect qu'elle avait aux premiers âges; mais, sans remonter si loin, j'affirme qu'une civilisation splendide a fleuri ici, il y a moins de deux mille ans.

Le sourire de Bernard avait disparu. Le savant lui

imposait sa conviction. Celui-ci reprit:

- Un sol fertile a précédé l'apparition de ce sable. En ce temps-là, des rivières couraient à travers de

larges cités. Sur leurs rives s'élevaient des temples. De puissants rois habitaient là! Ils exerçaient leur empire sur l'Inde, sur la Perse, et sur les territoires qu'occupe aujourd'hui la Russie. La « Perle des Sables », dont plus que jamais je pressens le voisinage, fut en relations avec la Grèce et Rome, avec la Chine et le Japon!

- Est-ce possible?

- C'est certain!... Les villes du désert de Takla-

Makan furent le centre du monde.

Le savant se tut. Il semblait absorbé dans sa vision et Bernard respecta son silence. Il admirait la puissance de ce cerveau qui, par un travail méthodique,

arrivait à arracher au passé ses secrets.

En moins d'un quart d'heure on arriva au pied des roches et Bernard eut un sursaut; il y avait, parmi elles, autre chose que des blocs granitiques; on distinguait les ruines d'un mur, un embryon de coupole, une tour démantelée. Il y avait aussi, à quelque distance, une arche branlante, et un rond de pierres grisâtres qui avait pu être un cirque.

Taruel étendit le bras. Il montrait à son fils des signes gravés dans la pierre. Si grande était son éniotion qu'il ne pouvait prononcer un mot; un tremblement agitait ses membres, tandis qu'une joie surhumaine se peignait sur ses traits. Il avait accompli une partie de sa tâche! Ses recherches n'étaient pas vaines! La « Perle des Sables » lui livrerait son secret!

- Dieu soit loué! s'exclama-t-il enfin, et, sous les derniers seux du jour, il apparut transfiguré.

# UNE OMBRE AU CLAIR DE LUNE

Ce n'était peut-être pas une « ville » qu'avait découverte Taruel, mais c'en était tout au moins les vestiges. Il ne doutait pas que la cité recouverte par les



... à demi-couchée sur un lit de parade. (P. 27.)

sables ne fût dans ces parages, et il fit transporter le

camp au pied des roches.

Plus que jamais, il regrettait la disparition des sept Mongols, partis au début du voyage. Comment, sans l'aide de ces ouvriers, se livrer à des fouilles sérieuses? A défaut de ces fouilles, le savant projeta d'opérer quelques sondages. Peut-être lui révéleraient-ils l'emplacement de la ville disparue? Certains indices, et, en particulier, l'inscription relevée sur la pierre lui saisaient penser qu'il était près de cette « Perle des Sables » qu'il était venu chercher à travers tant de dangers. Ce qui compliquait sa tâche, c'est que les Mongols demeurés fidèles ne lui obéissaient plus aussi volontiers. Haïdar lui-même était soucieux. Il sentait qu'une puissance invisible le tenait à sa merci.

Il fallait qu'il y eût, dans cette région, quelque chose d'anormal pour que Bernard qui n'était pas superstitieux éprouvât, lui aussi, l'impression d'être surveillé. Il ne voyait personne, et pourtant il était

sûr d'être épié.

Il fit part de cette impression à son père qui haussa les épaules.

- Les légendes mongoles t'ont troublé l'esprit! ré-

pendit-il. N'en parlons plus!

Bernard se le tint pour dit, mais quelques jours plus tard un fait troublant survint. Erik, en s'éveillant, trouva posé sur sa poitrine un parchemin sur lequel deux mots étaient tracés.

Tout frissonnant, il porta ce message au savant qui lut avec stupéfaction cette brève sentence : non tran-

situr.

C'était l'ordre formel de s'arrêter, de ne pas chercher à savoir : non transitur (défense d'avancer, on ne passe pas); cela donnait raison à Bernard et aux Mongols.

Un être mystérieux se cachait dans cette partie du désert et prétendait en interdire l'accès! Le fait en lui-même était extraordinaire, mais ce qui l'était davantage, c'était que l'être invisible s'exprimât en latin.

- Bah! dit le professeur, en faisant disparaître le

parchemin, il n'est pas dans les habitudes des esprits d'écrire des messages! Celui-ci émane d'un mortel; nous le trouverons!

Quand Erik se fut éloigné, Taruel appela Bernard

et lui tendit le parchemin :

- Lis ceci! dit-il, et il attendit.

- « N'avancez pas », traduisit Bernard; qui a écrit cela?

- « Le Génie des Sables », fit en souriant le savant. Le mystère se complique, ou plutôt il change d'aspect. Ce génie est un homme, mais cet homme (fait particulièrement curieux) parle latin. Or, nous sommes en plein désert avec trois Mongols illettrés!

- Je paierais cher pour trouver la clef de l'énigme! - Il ne s'agit pas de payer cher, mais de redoubler

d'attention.

- Tu avoueras du moins que l'aventure est mystérieuse!

- Peuh! disons inexpliquée! Ce qui ne veut pas dire inexplicable. C'est durant la nuit que vient l'étrange visiteur, guettons-le à tour de rôle, et nous lui arracherons son secret.

- Ni Haïdar, ni ses Mongols ne consentiront à

veiller!

- Mieux vaut nous passer de ces poltrons! Nous monterons la garde nous-mêmes, et, sous peu, nous serons fixés!

La conversation n'alla pas plus loin, mais, le soir

même, le projet fut mis à exécution.

Il ne se passa rien d'anormal durant la nuit. Bernard prit la première veille et ne vit pas le fantôme. Taruel ne le découvrit pas davantage, mais peut-être avait-il dormi, car, le lendemain à l'aube, Paas trouvait sur sa poitrine un parchemin portant ce mot :

- Cave!

- « Prends garde », dit tout bas le savant; après les conseils viennent les menaces; heureusement que Paas ne connaît pas le latin!

Les Mongols, en effet, ignoraient le sens des avertissements, et Taruel se garda de le leur révéler, mais

cela ne les empêcha pas d'être fort inquiets. Ils avaient, avec Haïdar, de fréquents conciliabules, et le savant s'en montrait contrarié. Il ne craignait pas d'être abandonné comme la première fois, car l'expérience eût été périlleuse, mais il se disait que, si les Mongols, dans leur désir de rentrer chez eux, refusaient tout travail, il se trouverait bientôt dans un cruel embarras.

Cette nuit-là, ce fut Bernard qui prit la deuxième garde, et soit qu'il eût la vue perçante, soit que le sort le favorisât, il vit ou crut voir une ombre errer sous la lune. Cette ombre se collait contre les pierres, et, au moindre mouvement, disparaissait. Il sembla à Bernard qu'elle faisait corps avec la roche et se confondait avec elle. Il eut un instant l'idée de réveiller son père, mais bien vite il se ravisa. Le savant ne le traiterait-il pas de visionnaire? Comment admettrait-il la réalité d'un fantôme que, lui, Bernard, n'avait pu identifier? Le mieux était d'attendre, en restant immobile, de maîtriser son impatience, puis, au moment propice, de bondir sur « l'Ombre » et de l'obliger à se dévoiler.

Ce plan, bien établi, Bernard le mit à exécution. Il feignit de dormir et, dans un profond silence, guetta

ce qui allait se passer.

Il n'attendit pas longtemps. De nouveau, l'Ombre se détacha de la roche et, sous la clarté lunaire,

s'avança tout doucement.

Si ce n'était pas un fantôme, il en avait du moins l'aspect. Vêtu de voiles blancs que la lune rendait plus blancs encore, il semblait glisser sur le sable, et Bernard, malgré lui, trescaillit.

Certes, il était brave et ne croyait pas aux revenants, mais cette forme humaine, qui ne montrait pas son visage et qui était vêtue d'un peplum, lui faisait passer

dans le dos un petit frisson.

Etait-ce une jeune fille?... Etait-ce un Esprit?... Si la vision était « réelle », d'où venait-elle?... en admettant qu'elle eût une cachette parmi les roches? Un souterrain mystérieux? Comment pouvait-elle vivre dans cette solitude?

Ces questions, que Bernard ne prenait pas le temps de formuler, se pressaient en son cerveau et le troublaient étrangement. Il aurait dû courir vers l'Ombre, lui couper la retraite, et puis, une peur irraisonnée s'était emparée de lui.

Cette situation ne pouvait se prolonger. Un rayon de lune fit étinceler le fer d'une lance. L'apparition

était armée.

L'hésitation n'était plus permise; domptant sa peur, Bernard bondit. Un cri perça la nuit, l'Ombre gagna les roches. Bernard, tenant son revolver, s'élança sur ses traces. Un secret instinct l'avertissait de ne pas tirer. Il voulait savoir où allait le fantôme et lui arracher son secret.

Si rapide qu'il fut, il ne put barrer la route à l'apparition. Elle atteignit avant lui les blocs granitiques, se faufila dans un boyau qui semblait sans issue, et, brusquement, devant elle, une roche s'ouvrit.

Bernard, sans hésiter, entra sur ses talons.

Il y eut une minute d'attente, puis, sans bruit, le rocher se referma. Alors, seulement, le jeune homme comprit sa faute; la retraite lui devenait impossible : il était prisonnier!...

### VI

# EN PLEIN MYSTÈRE!

Le premier moment de stupeur passé, Bernard retrouva son calme et envisagea froidement la situation. Il s'était engagé dans une aventure dont il ne pouvait prévoir les suites, mais le plus sage était de continuer jusqu'au bout. C'était aussi le moins dangereux, car il ne pouvait rester indéfiniment dans le lieu où il se trouvait. C'était un étroit couloir, qu'éclairait mal une torche fumeuse encastrée dans un creux de rocher.

Le couloir, qui se prolongeait fort loin, descendait par une pente insensible, et le cœur de Bernard se mit à battre plus vite.

Où allait-il? Quel mystère l'entourait? Il ne tarderait pas à le savoir! Pour l'instant, il continuait à avancer, se heurtant aux aspérités du roc sans pouvoir rejoindre le fantôme qui, habitué à circuler dans ce souterrain, avait pris sur lui une grande avance.

Combien de temps dura cette marche à l'aveuglette? Dix minutes peut-être? une autre torche apparut, puis une troisième, et finalement le couloir s'élargit. Une lumière diffuse l'éclaira, et un bruit de voix arriva aux oreilles de Bernard. Ce bruit était mêlé à un autre, qu'il n'était pas aisé d'identifier : c'était comme le clapotis d'une eau courante, ou plutôt, le murmure d'un fleuve, entre des berges resserrées.

Malgré sa peur, le jeune garçon pressa le pas. Soudain, le couloir fit un coude, et un spectacle inattendu

s'offrit à lui:

Bernard se trouva dans une salle spacieuse soutenue par des colonnes de marbre et baignée d'une lueur blafarde. En levant la tête, le jeune homme s'aperçut que cette lueur, venant d'en haut, était celle de la lune. La salle avait une voûte, faite d'une matière transparente, qui ressemblait au mica. Elle devait se trouver à une assez grande hauteur, et, sans doute, défendue par un cerele de rochers, rendant du dehors sa découverte presque impossible.

N'était-ce pas par le plus grand des hasards que Bernard avait pénétré dans ce lieu féerique? Pour l'instant, il était muet d'admiration. La salle était vide, mais ses murs, incrustés de cornalme et autres agates, brillaieut d'un éclat fantastique. C'était trop beau pour être réel; le prisonnier se demanda s'i révait.

Le bruit d'eau qu'il avait entendu tout à l'heure provenait d'un ruisseau qui traversait la salle. D'où venaitil, et où allait-il? Bernard se posa ces questions sans pouvoir les résoudre. Il distinguait seulement deux arches, sous lesquelles l'eau coulait : l'une, à l'entrée du cours d'eau; l'autre, à sa sortie. Il y avait là un travail d'art qui dénotait une civilisation avancée.

Ce n'étaient pas des Mongols qui avaient construit ces pouts!... Ce n'étaient pas davantage ces hommes

frustes qui avaient dressé ces colonnes et incrusté dans le mur ces pierres précieuses! Il fallait, pour réaliser ces merveilles, le génie d'un peuple cultivé, et l'on se trouvait en plein désert! Tout cela était si déconcertant que Bernard, oubliant sa crainte, crut vivre un conte des Mille et une nuits.

Ce fut bien autre chose lorsque, ses yeux s'étant habitués à la demi-obscurité, il aperçut devant lui des marches de granit rose conduisant sans doute à une

autre salle que fermait une porte de bronze.

Bernard hésita un instant. Allait-il poursuivre sa marche? Jusqu'ici il était allé de surprise en surprise, mais, du moins, il était indemne. Ne devait-il pas arrêter là son exploration? Peut-être, en retournant sur ses pas, découvrirait-il le mécanisme qui faisait mouvoir la roche? Il pourrait alors retrouver son père et revenir plus tard avec lui.

Ces pensées durèrent l'espace d'un éclair, et Bernard

ne s'y arrêta point.

Il était évident qu'il y avait plus de péril à fuir le danger qu'à le regarder en face. On pouvait tirer dans l'ombre! Le mécanisme resterait probablement caché! Le sort en était jeté! Il leva les épaules, et, d'un pas ferme, gravit le perron.

Ses mouvements devaient être épiés, car à peine avait-il atteint la dernière marche que la porte tourna sur ses gonds, découvrant une salle plus belle que celle qu'il venait de quitter.

Bernard eut un éblouissement.

Des torchères métalliques placées sur des pieds de fer forgé, et contenant diverses matières combustibles, répandaient une lumière féerique. D'autres encore, appliquées aux murs ou portées sur une tige, supportaient des lampes, pleines d'une huile parfumée.

Lampes et torchères affectaient ces formes chères aux Romains de la décadence, et Bernard, reconnaissant ces objets d'un autre âge, restait figé de surprise.

Plus que jamais il croyait rêver.

Ce qui mit le comble à sa stupeur fut de voir, au milieu de cette salle, et à demi couchée sur un lit de parade, vêtue d'un péplum, une jeune fille, dans

laquelle il crut reconnaître son fantôme.

Cette jeune fille, qui portait sur la tête une couronne d'or, souriait étrangement. Cinq guerriers aux mines farouches, armés de la cuirasse à lamelles des soldats romains, veillaient auprès d'elle. La lance au poing, le bouclier au bras, ils étaient prêts à la protéger.

Ces gens immobiles avaient l'air de statues de cire;

Bernard sentit une angoisse mortelle l'envahir.

Il essuya son front baigné de sueur, et murmura

en proie à une terreur folle :

- Cela est irréel!... je suis la proie d'un cauchemar!... Le passé ne peut revivre! Le désert de Gobi ne livre pas ses secrets.

Il avait dit cela en français, et nulle réponse ne lui parvint. Les guerriers gardèrent leur immobilité menaçante, la jeune fille au péplum ne fit pas un geste.

Bernard se souvint de l'inscription découverte par son père, et, rassemblant ses souvenirs, demanda en latin :

- Qui donc êtes-vous?

Un étonnement intense se peignit sur les traits du fantôme, les guerriers abandonnérent leur pose menaçante, ct l'un d'eux dit avec un accent de terreur : - C'est lui!

Un autre murmura:

- Les temps sont révolus!

L'Apparition continuait à taire; mais un pâle sourire errait sur ses lèvres.

- Viens-tu de l'Occident? interrogea-t-elle?

- Oui! répondit Bernard.

Cette affirmation parut faire sur la jeune fille une profonde impression. Elle regarda en face le nouveau venu et déclara:

- Je t'attendais!

- Vous m'attendiez? balbutia Bernard dont l'étonnement croissait, et il répéta pour la seconde fois : - Qui êtes-vous?

Le fantôme couronné d'or se recueillit un instant, puis laissa tomber ces mots:

- La reine!

### VII

# HAIDAR S'INQUIÈTE

Tandis que ces événements se passaient dans la demeure souterraine, Haïdar tremblant allait réveiller le savant.

Lui aussi avait aperçu la forme blanche à la clarté lunaire, mais il s'était gardé de bouger. Puisque les Européens avaient déclaré la guerre aux Esprits, il

entendait ne pas s'en mêler.

En voyant Bernard s'élancer vers le fantôme, il avait poussé un cri; mais le jeune homme ne s'était pas arrêté, et brusquement une roche l'avait... avalé! Telle fut l'histoire invraisemblable qu'il raconta à Taruel.

Celui-ci leva les épaules.

La crédulité des Mongols avait le don de l'exaspérer. Ce fut en vain qu'il pressa Haïdar de questions, cherchant à avoir quelques précisions sur ce qui s'était passé. Le malheureux, pris d'une terreur folle, avait à demi perdu l'esprit.

- Maître, répétait-il, le Génie l'a emporté! Apaisele par des offrandes... ou tu ne le reverras plus!...

Rien à en tirer! grommela Taruel, et, s'étant fait indiquer la direction prise par Bernard, il partit à sa recherche.

Cela ne fit pas l'affaire d'Haïdar qui, se voyant seul avec ses aides, en pleine nuit, dans une région maudite, n'était pas rassuré.

Le temps était calme, et le sable avait gardé la trace des pas. Le savant suivit cette piste et s'arrêta devant une roche curieusement découpée. Les pas n'allaient pas plus loin!

Saus qu'il pût s'expliquer pourquoi, la phrase d'Haï-

dar lui revint à l'esprit : - La roche l'a avalé!

- Non-sens! bougonna-t-il, et il leva pour la seconde fois les épaules. Il ne put toutefois chasser le

malaise qui s'emparait de lui.

Un mystère planait dans l'air, et lui, l'homme de science, n'aimait pas le merveilleux. Il sui fallait une explication logique; il était résolu, quoi qu'il advînt, à la trouver.

Il alluma sa lampe électrique, et examina la roche. Il ne releva sur elle aucune trace susceptible de lui prouver que la pierre fût mobile, mais il lut ces mots tracés depuis peu, à la craie : Doleo vicem tuam.

Taruel eut un geste de recul.

C'était un homme brave, que ne pouvaient abattre trois mots écrits sur une roche; mais ces trois mots empruntaient aux circonstances actuelles un sens terrible, et le savant, en les regardant, sentit des gouttes de sueur perler à son front.

- Doleo... vicem... tuam... répéta-t-il à mi-voix, c'est-à-dire : « Je plains ton sort »; qui a écrit cela? Il s'écarta de l'inscription avec une sorte d'effroi. La phrase d'Haïdar lui revenait en mémoire :

— La roche l'a avalé!

Le jour commençait à se faire dans son esprit. Il pressentait le voisinage d'un ennemi perfide, habitant cette ville souterraine qu'il rêvait de découvrir. Cet ennemi devait posséder le moyen de cacher l'entrée de son repaire. Mais pourquoi avait-il élu domicile dans ce désert? Comment pouvait-il y vivre?

Le savant réfléchit quelques instants, marcha de long en large, s'engagea parmi les granits et les pierres, puis revint vers le rocher qui avait arrêté ses regards.

- Doleo, vicem, tuam! ces mots significatifs flamboyaient devant ses yeux; après les conseils, après les menaces, l'inconnu qui les avait tracés était passé aux actes. Le fait était clair, il s'était emparé de Bernard, et maintenant il prévenait son père en termes angoissants : « Je plains ton sort!... » Pourquoi le plaignait-il? Est-ce que Bernard avait péri?

Taruel frissonna à cette pensée. Ce qui l'exaspérait en cette affaire, c'était son côté mystérieux. Il avait

beau réfléchir, tirer des déductions de tous les faits; il n'arrivait pas à comprendre dans quel but on lui interdisait l'entrée des ruines.

- La roche l'à avalé, murmura-t-il, répétant mot à mot la phrase d'Haïdar. Je vois ce qui s'est passé!... Un mécanisme permet à cette roche de tourner sur des gonds invisibles, elle démasque un couloir!... Bernard... s'est engagé sur les traces de quelque envoyé!... Il a été attiré dans un piège!.. La roche s'est refermée sur lui!...

De nouveau, le savant réfléchit. Il avait un tel empire sur lui-même qu'il semblait que le chagrin ne l'atteignît pas. Dans les moments les plus critiques, dans les cas où la plupart des hommes se fussent abandounés à la douleur, il dominait ses nerfs et faisait travailler son cerveau. Il imposait silence à la voix du cœur, pour écouter celle de la raison.

Une semblable énergie est rare; mais, grâce à elle, on accomplit de grandes choses. Taruel voulait sauver son fils et mettre au jour la ville inconnue; une ride barra son front, il jeta un dernier regard sur la roche, puis, d'un pas calme, il regagna le campement.

Haïdar ne dormait pas, la lune pâlissait dans le ciel

moins sombre. Taruel s'adressa au guide :

- Tu avais raison! dit-il d'un ton bref, la roche a avalé mon fils! Le Génie de la terre le retient priconnier; mais j'ai les moyens de le vaincre! demain, tu m'aideras.

- Maître!... implora le Mongol, mais le savant

Ini conpa la parole:

- Tu m'aideras! répéta-t-il, ou... malheur à toi!

L'accent était si terrible qu'Haïdar n'insista pas. Il vit le maître pénétrer sous sa tente, s'enrouler dans ses convertures, et, regrettant de l'avoir suivi, il poussa un profond soupir.

Taruel dormit mal cette nuit-là. Aux premières lueurs du jour, il était debout. Après un repas rapide, laissant les bêtes et la garde du camp à Paas, il partit avec Erik et Haïdar dans la direction des roches.

Jusqu'ici il n'avait pas essayé de franchir leur cein-

ture. Elles étaient serrées les unes contre les autres, et certaines étaient fort élevées. Que pouvait-il trouver derrière cette barrière? Elle opposait aux hommes un obstacle sérieux! Au point de vue archéologique, c'était un gaspillage de forces.

Aujourd'hui, pourtant, il raisonnait autrement. Un secret instinct le poussait à tenter l'escalade. Qu'espérait-il? Il n'eût pu le dire, mais son plan était établi. Il voulait sauver son fils, et pour cela le cercle ro-

cheux devait livrer son secret.

Durant le court sommeil de Taruel, son esprit avait continué à travailler. Obsédé par la disparition de Bernard, il était arrivé à cette conclusion : qu'une demeure souterraine, la « Perle des Sables » peut-être?

se trouvait enfouie, à proximité des rochers.

Puisque cette partie invisible des ruines était habitée, il fallait admettre qu'elle recevait de l'air, et même de la lumière, d'un endroit quelconque! Il n'était pas impossible, dès lors, que cet endroit fût situé dans l'inextricable fouillis des roches qui le cachaient à tous les yeux.

Imbu de cette idée, Taruel était parti à la découverte. Mais, tout de suite, il se rendit compte des difficultés que présentait son projet. Aussi envoya-t-il

Erik au camp pour chercher des cordes.

Durant son absence, il fit avec Haïdar le tour des rochers et se convainquit qu'ils couvraient une étendue de plus d'un kilomètre. Partout l'escalade en était difficile. Ils étaient si serrés que les rares fissures qu'ils présentaient ne pouvaient livrer passage à un homme.

Il s'agissait, en s'aidant des cordes, de faire l'escalade de ce barrage et de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Si les prévisions du savant se réalisaient, il aurait non seulement fait une importante découverte,

mais encore préparé l'évasion de son fils.

Malgré leur frayeur, Haïdar et Erik, qui était revenu avec des cordes, se prêtèrent aux exigences du savant. Il émanait de sa personne une telle énergie, sa volonté s'imposait à tel point, qu'il ne leur vint pas à l'idée de s'opposer à son désir.

Il fallut de longs efforts et toute l'agilité d'Haïdar pour passer un nœud coulant dans une aiguille rocheuse, et pour se hisser au sommet du premier contrefort.

De cet observatoire, le guide embrassait un vaste panorama. Il avait surtout une vue complète de l'intérieur du cercle, et ce qu'il voyait devait être impressionnant, car il murmura d'une voix qui tremblait:

- Maître!... oh! maître, et il fit signe au savant de monter.

Taruel s'exécuta avec moins de difficultés que l'on eût pu le craindre d'un homme peu habitué aux exercices physiques. Ayant rejoint Haïdar, il examina le spectacle qu'il avait sous les yeux.

De ce côté, les roches s'abaissaient en pente plus praticable, et rejoignaient deux crevasses qui, tout

de suite, attirèrent l'attention du savant.

— Maître! oh! maître... répéta Haïdar, et son bras droit tendu désignait une légère fumée qui, vers la droite, s'échappait de l'une des fentes.

Le savant ne la distingua pas tout de suite.

— Je vois! dit-il enfin d'un ton qu'il essayait de rendre calme, et résolument il ajouta :

- C'est là qu'il faut aller!

Erik reçut l'ordre d'attendre au bas des roches, afin de prévenir toute surprise de ce côté, et les deux hommes s'agrippant aux anfractuosités se dirigèrent vers les crevasses.

C'étaient deux lignes parallèles d'environ cinq mètres de large sur cent mètres de long. Avaient-elles été creusées de main d'homme, ou la nature avait-elle

procédé à leur formation?

Du point où il était, Taruel ne pouvait trancher cette question, mais déjà il sentait l'importance de sa découverte. Le doute n'était pas possible : ces crevasses communiquaient avec l'intérieur! Elles distribuaient l'air et la lumière à quelque mystérieuse cité!

— Dieu soit loué! murmura-t-il, nous tenons la

clef de l'énigme. Si ce que je suppose est exact, nous

trouverons non seulement la « Perle des Sables », mais encore Bernard sera délivré!

Tout en parlant de la sorte, il sautait d'une roche sur l'autre avec une incroyable légèreté. La curiosité lui donnait des ailes, et Haïdar qui le suivait avec peine s'attendait à le voir tomber.

Arrivé au bord de la crevasse, Taruel se pincha, mais, aveuglé par le soleil, il ne put fien distinguer.

— Malédiction! gronda-t-il, les hommes sont venus en aide à la nature; cette ville souterraine est bien gardée! Qu'importe! nous arriverons jusqu'à elle.

Sans laisser à Haïdar le temps de se reconnaître, il revint sur ses pas, atteignit la corniche, se laissa glisser le long de la corde, et, debout devant la roche mystérieuse, prononça ces paroles énergiques :

— C'est par là que nous devons entrer! et, puisque la porte ne peut s'ouvrir, nous la ferons sauter!

#### VI

# LE JUGEMENT

Que devenait Bernard pendant ce temps?... Si incroyable que cela paraisse, il était toujours prisonnier. En se trouvant en présence de celle qui se désignait

comme la reine, il n'avait pu cacher son étonnement. Cette jeune fille, qui ne paraissait guère plus de seize ans, n'attendit pas ses questions.

— Je conçois, dit-elle, le trouble où te jette la vue de cette demeure. Tu verras d'autres merveilles; mais il ne faut plus songer à nous quitter. Peut-être même ceux qui m'ont placée à leur tête hésiteront-ils à te laisser la vie. Tu as violé le secret du désert, nous devons tenir conseil avant de décider de ton sort. Demain, j'aurai plusieurs questions à te poser. Pour l'instant, Claudius le guerrier va te conduire à la demeure qui t'est assignée. Repose-toi jusqu'au jour, tu auras besoin de tes forces pour assister à ton jugement.

Si le professeur Taruel avait mal dormi cette nuitlà, son fils dormit plus mal encore. Au sortir du palais, on le conduisit, à travers une voie qu'il n'eut pas le loisir d'examiner, vers une maison délabrée dans laquelle il entra. Un lit assez semblable à cenx des anciens Romains se trouvait dans une encoignure; il s'étendit sur cette couche et ferma les yeux. L'homme qui l'avait accompagné se retira. Bernard essaya de réfléchir à sa situation. Elle n'était pas gaie et lui paraissait bien fantastique. Qu'était-ce que cette petite reine? Comment vivait-elle dans cette ville souterraine? Sur quels sujets régnait-elle? Jusqu'ici Bernard n'avait compté qu'une dizaine de personnes. La partie de la ville qu'on lui avait fait traverser lui avait semblé déserte. Que signifiait tout cela? Puisqu'il devait être mis en jugement le lendemain, le mieux était d'attendre. L'explication lui serait donnée à ce moment-là. Malgré cette belle résolution, Bernard se tourmentait, non pour lui, car il était brave et ne se croyait pas menacé, mais pour son père qui, en constatant sa disparition, serait sans doute dans une grande perplexité. Il se disait bien que le savant se mettrait à sa recherche, mais quelle probabilité y avait-il qu'il découvrît l'entrée de la cité?

Malgré les soucis de l'heure, la fatigue finit par terrasser le jeune garçon, et il tomba dans un lourd sommeil.

Le lendemain, la lumière venant de deux crevasses que protégeait la ceinture de rochers éveilla Bernard. A peine avait-il sauté à bas de son lit que Claudius vint le chercher.

Dans un latin que le jeune Français avait quelque peine à comprendre, le messager lui ordonna de le suivre, et lui laissa entendre que tout était prêt pour le jugement.

— C'est bien! dit Bernard, s'efforçant de donner à sa voix un calme qu'il était loin de posséder, et derrière Claudius il se mit en marche d'un pas ferme.

Chemin faisant, il remarqua que la voie qu'il suivait était pavée de larges dalles; comme la veille, fut frappé du silence qui régnait partout; cette ville souterraine semblait morte. La petite reine n'avait pas de royaume! Ses sujets se réduisaient à une poi-

gnée d'hommes.

Avant d'atteindre le perron qui, de ce côté également, conduisait au palais, Bernard et son guide firent halte au seuil d'une demeure où, dans une sorte d'atrium, une jeune semme lui servit une collation. Elle ne prononça pas une parole, et Bernard s'étonna de la tristesse empreinte sur ses traits. Une fois encore, il douta de la réalité et se demanda si ce n'était pas une ville de fantômes dans laquelle il était entré!

Après s'être réconforté, le jeune garçon, toujours précédé de son guide, fut conduit dans la grande salle où la petite reine l'attendait. Comme la veille, elle était étendue sur son lit de parade, mais cette fois son visage était grave. Ceux qui l'entouraient étaient soucieux aussi. C'étaient les mêmes hommes que la veille, autant qu'on en pouvait juger, car ils avaient abandonné leurs armes et s'étaient assis en cercle autour de leur souveraine.

Ce spectacle, dans sa simplicité, ne manquait pas

de grandeur, et Bernard en fut impressionné.

Claudius lui désigna un siège, la petite reine fit un

signe, il s'assit.

Elle avait vraiment grand air, cette petite reine, et, quand elle prononça d'un ton grave : « Le doyen Minius a la parole », Bernard eut un léger frisson.

Minius se leva. C'était un robuste vieillard, aux traits durs. Tout de suite il entra dans le vif du sujet.

- Le Conseil a été réuni, dit-il, pour se prononcer sur le sort du prisonnier. Le cas est particulièrement grave! C'est également le sort de notre ville qui est en jeu! Depuis des siècles, vivant en dehors du monde, nous avons, pour obéir à nos traditions deux fois millénaires, rompu volontairement avec l'humanité. Grâce à nos sages coutumes, nous avons vécu heureux, à l'abri des ambitions, des haines et des guerres. Nous avons su nous contenter de nos propres biens, nous mariant entre nous, ignorant la civilisation actuelle qui apporte, dit-on, avec un plus grand bienêtre, des besoins nouveaux et une soif de jouissance que rien n'assouvit.

Quelques murmures s'élevèrent; mais, la reine ayant levé la main, ils se turent comme par enchantement.

Minius redressant sa haute taille, promena son re-

gard sur l'assistance, et continua :

« Notre rivière arrose (sous les sables) un sol fertile, mais nous étions jusqu'ici les seuls à le savoir. Qui donc supposerait, en effet, que le bouleversement qui s'est produit jadis dans cette région a épargné notre ville, grâce à sa ceinture de rochers, grâce aussi à l'effort prodigieux accompli par nos ancêtres, pour lutter victorieusement contre l'envahissement des sables? Nos parchemins relatent cet effort, mais ces parchemins sont en lieu sûr, et nous sommes les seuls à les consulter! Nul de vous n'ignore l'aide que les grands aïeux ont apportée à la nature; mais il ne faut pas qu'un regard indiscret déchiffre ce mystère! Il ne faut pas qu'un étranger sache que le soleil qui pénètre jusqu'à nous a donné avec l'eau naissance à l'oasis souterraine qui nous permet de subsister! »

De nouveau, montèrent des murmures; mais, cette fois, le doute n'était plus permis sur leur signification : ils étaient nettement hostiles à Bernard. S'il en avait douté, les regards braqués sur lui eussent suffi à lui prouver que, dans cette ville, il n'avait que des

ennemis!

« On n'atteint pas au bonheur, reprit l'orateur d'une voix sombre, en se créant des besoins nouveaux! Nos sages ont montré qu'il consiste à savoir modérer ses désirs! Que nous apportent les hommes du siècle?... Des inventions terrifiantes qui font de la vie un enfer, et de l'homme, un esclave!»

- Ta conclusion?... demanda la petite reine.

- Ma conclusion, fit Minius rageur, c'est qu'un prisonnier s'échappe, mais qu'un mort ne parle pas! Que ceux qui tiennent à leur liberté me comprennent!... Je ne retire rien à ce que j'ai dit!

Il y eut un morne silence après ces mots. Tous les

yeux étaient fixés sur Bernard. C'était son arrêt de mort que le doyen venait de prononcer.

- Quelqu'un demande-t-il la parole? questionna

la petite reine.

l'ersonne ne répondit.

- Dois-je conclure de votre silence, reprit la jeune fille, que le Conseil partage l'avis de Minius?

- Oui! firent plusieurs voix.

Il sembla à Bernard qu'un tressaillement secouait la petite reine, et une lueur d'espoir lui vint. Elle ne voulait pas sa mort! Elle ne le laisserait pas sacrifier! Malgré le trouble qui l'envahissait, il fit bonne contenance, et ce fut d'un ton calme qu'il demanda :

- N'est-il pas dans vos usages d'accorder à l'accusé

le droit de se défendre?

Cette phrase fit sur l'auditoire une certaine impression. Ceux qui venaient de s'ériger en juges s'interrogèrent du regard, et Cepheis, la petite reine, qui voulait sauver son prisonnier, demanda:

- Qu'en pense Minius? — Qu'il parle! dit-il.

Bernard se leva.

- Devant Dieu, fit-il en cherchant ses mots, je jure que le hasard seul m'a conduit ici! Je n'avais, en venant, nulle pensée mauvaise. Jugez-moi sur mes intentions, non sur mes actes!

Cette désense était habile, mais elle ne parut faire sur le farouche auditoire aucune impression. Seule la petite reine hocha la tête, dans une muette appro-

bation.

« Mon père, reprit Bernard, cherchait une ville disparue qu'il appelait, faute de connaître son véritable nom, la Perle des Sables. Il ignorait, par contre, que cette ville pût être habitée! Cela est tellement invraisemblable que, même maintenant, mis en présence du fait, je me demande si je rêve, ou si je suis mystifié. En admettant que je puisse m'échapper et retourner parmi mes semblables, qui donc voudrait me croire? Il est admissible qu'une ville romaine se trouve conservée sous les sables; mais, que depuis des siècles

ses habitants aient pu vivre en dehors du monde, garder leur langue et leurs coutumes, cela passe l'imagination!...

Bernard s'arrêta sur ces mots, et Cepheïs, dominant

avec peine son émotion, demanda:

- Quel est l'avis du Conseil?

- Il y a danger! dit Claudius; cet homme ne peut partir!

Minius et les autres approuvèrent. - Quelle peine lui réservez-vous?

- La mort!

C'était Minius qui avait prononcé ces paroles, et personne ne le contredit. La petite reine pâlit.

D'un bond elle sauta à terre, et, debout, les bras

tendus, dans un geste d'effroi elle s'écria :

- Les temps sont révolus! Je vous dis que la mort ne changera rien aux choses! La « Perle des Sables » est découverte!... On ne lutte pas contre la destinée!...

- Malheureuse! s'exclama Minius, n'achève pas!... - J'achèverai!... reprit avec fougue la souveraine transfigurée! Je dirai à haute voix ce que vous pensez tout bas! Hier, lorsque l'étranger a pénétré ici, n'avezvous pas compris que la prédiction s'accomplissait. Mais si! vous l'avez compris! Et la preuve ... c'est que l'un de vous a prononcé cette phrase que je répétais tout à l'heure : « Les temps sont révolus »! Ne croyez pas qu'un crime puisse retarder l'inévitable!... Tout a un terme ici-bas!... La Perle des Sables a vécu plus longtemps que la plupart des villes; il n'en faut pas conclure qu'elle durera éternellement! Déjà, notre race s'épuise! A force de vouloir nous passer des autres, nons ne sommes plus que l'ombre de nousmêmes! N'est-il pas sage de s'incliner devant le destin? I,'un de nos Anciens a dit : Que la ville durerait jusqu'au jour où un homme de l'Ouest, un fils des Gaules, viendrait. Celui que vous avez sous les yeux vient de l'Ouest, il affirme être un fils des Gaules!... La prédiction s'accomplit!

Lorsque Cepheïs cessa de parler, il y eut des murmures. Quelques hommes hochaient la tête d'un air de doute. Il sembla à Bernard qu'un flottement se produisait.

Peut-être la petite reine ent-elle remporté une victoire complète, si Minius ne s'était de nouveau jeté

dans la mêlée.

- Cepheïs n'a pas tout dit! s'écria-t-il avec feu. Puisqu'elle cite la prédiction, qu'elle la cite jusqu'au bout! Il est vrai qu'un fils des Gaules doit découvrir la ville, mais il est écrit que nous n'en serons chassés que par un coup de tonnerre!...

A peine ces mots étaient-ils prononcés qu'une formidable explosion ébranla le palais, se répercutant dans

l'étendue de la cité.

Un cri d'effroi jaillit de toutes les poitrines. Minius atterré recula. Les hommes, perdant tout contrôle d'eux-mêmes, s'enfuirent. La petite reine s'évanouit. Seul, Bernard avait conservé son calme. Devinant ce qui se passait, il tira parti de la situation. D'un geste impérieux, il montra la porte à Minius et le foudroya de ces mots terribles :

- C'était écrit!

#### IX

#### LA FIN D'UN DRAME

Par un hasard providentiel, le professeur Taruel. mettant son projet à exécution, avait fait sauter la roche à l'instant précis où l'explosion devait frapper de terreur ses ennemis.

Cette coïncidence avait permis à Bernard de se servir de la prédiction à son profit. L'effet de ses paroles fut prodigieux. Minius sortit à reculons, persuadé que la ville souterraine ne devait plus désormais servir d'asile aux siens.

Il crut également que la petite reine venait d'être foudroyée par le feu du Ciel. Baissant la tête sous les coups du sort, convaincu qu'une fatalité implacable poursuivait sa race, il rejoignit ses compagnons.

Pendant ce temps, Taruel suivi d'Haïdar pénétrait



Bernard signala une bande de corbeaux. (Page 51.)

dans le couloir souterrain, tenant un revolver dans chaque main. Le Mongol élevait une lampe électrique qui tremblait si fort entre ses doigts qu'il faillit plusieurs fois la lâcher.

Paas et Erik étaient restés dehors. Ni les menaces, ni les promesses d'une forte récompense n'avaient pu

les décider à s'engager dans le souterrain.

Le savant était dans une inquiétude mortelle au sujet de son fils. Depuis qu'il avait acquis la certitude qu'il était sur l'emplacement de la Perle des Sables, et que cette ville était habitée, il ne se possédait plus, mais la pensée que Bernard était en danger lui avait fait oublier tout le reste. Décidé à agir vite, il venait d'employer un moyen décisif; à l'aide d'une cartouche de dynamite, il avait fait sauter la roche.

En franchissant le seuil de la salle, il éprouva une joyeuse surprise. Son fils était là, et ce qu'il avait sous les yeux surpassait en beauté tout ce qu'il avait pu imaginer. Quant à Haïdar, persuadé qu'il était dans le royaume des Esprits, il jetait autour de lui des regards inquiets. Le malheureux, tout entier à sa frayeur, s'attendait à voir paraître d'un moment à

l'autre un génie vengeur.

Après les premiers moments d'effusion, le père et le fils s'occupèrent de Cepheïs que des soins énergiques rappelèrent bientôt à elle. L'ébranlement nerveux causé par la déflagration (qu'elle avait prise pour un avertissement du Ciel) avait causé son évanouissement. En reprenant ses sens, elle n'était pas encore rassurée.

La vue de Taruel la troublait profondément, et il

fallut quelque temps pour qu'elle s'y habituât.

Le savant s'étonnait du silence qui régnait partout, ainsi que de l'absence d'indigènes. Bernard le mit au courant de ce qui s'était passé depuis son arrivée et de ce qu'il savait concernant la ville. Tant qu'il fut question de sa poursuite et de la découverte de la « Perle des Sables », Taruel écouta avec attention, mais, lorsque Bernard lui déclara que ceux qui habitaient dans ces ruines étaient les descendants directs des Romains, lorsqu'il dit que, depuis deux mille ans,

cette race réduite aujourd'hui à quelques individus, avait vécu en dehors de la civilisation, ignorant ce qui se passait au delà du désert de Gobi, le savant haussa les épaules.

Il voulait bien admettre qu'il y eût quelque chose d'inexplicable dans le fait que cette poignée d'êtres parlaient un latin correct, mais il jugeait impossible qu'ils eussent, de père en fils, traversé vingt siècles sans contact avec l'humanité.

Il se réservait d'élucider plus tard cette question. Pour l'instant il examinait la demeure de Cepheïs, et il y avait dans la salle assez de pièces rares pour

captiver son attention.

Elle était même si captivée qu'il en oublia tout le reste, et, tandis qu'Haïdar assis à l'écart continuait à donner des signes d'épouvante, Bernard se mit à

causer avec la petite reine.

Cepheïs, confiante, lui témoigna sa sympathie, en dui donnant sur la ville et sur l'existence que l'on y menait, depuis sa naissance, tous les détails qu'il voulut, détails que le jeune homme s'empressa de noter sur son calepin.

Cependant le temps passait, et il fallait aviser.

Bernard, le premier, revint à la réalité.

- Père, demanda-t-il, as-tu des armes? Il peut y avoir lutte, car Minius voulait ma mort. Je le crois de taille à opposer une sérieuse résistance.

- Ne m'as-tu pas dit qu'il était frappé de terreur par l'explosion? Il me prend pour un envoyé du Ciel,... il ne tient qu'à nous de l'entretenir dans cette

- Après le premier moment de stupeur, il a dû se ressaisir! Les siens semblent ignorer les armes à fen, mais ils possèdent des arcs et des flèches. Ils peuvent donc nous ménager une surprise.

- Combien sont-ils?

- Je l'ignore! La petite reine me le dira! Depuis mon arrivée, elle me témoigne une grande sympathie. Si je n'ai pas été mis à mort par Minius et ses partisans, c'est à elle que je le dois!

- Peut-être n'est-elle pas fâchée de notre venue?... Elle est fille d'Eve et sa curiosité est éveillée! J'ai idée qu'elle quitterait volontiers ses ruines, pour nous suivre au sein d'une civilisation qu'elle ne counaît

pas!

Cette conversation avait lieu en français. Cepheïs. qui n'en comprenait pas le sens, leva sur les causeurs ses veux inquiets. Bernard en eut pitié, et, prenant la parole dans sa langue, s'empressa de la rassurer. Il lui demanda ensuite à quel chiffre s'élevait la population de sa ville.

- A vingt-cinq personnes! répondit la petite reine. en comptant les femmes et les enfants.

- Allons à leur recherche!... décida Taruel.

— Vous ne les trouverez plus! Taruel et son fils se regardèrent.

- Nous ne les trouverons plus? répétèrent-ils en

même temps.

- Non, dit la petite reine, Minius a déclaré que, si la prédiction s'accomplissait, il obéirait à l'ordre du Ciel, et dans l'instant même quitterait pour toujours la ville des Sables, avec la tribu.

- Mais... c'est impossible!... S'il était parti, nous

l'aurions vu passer!

Cepheis eut un énigmatique sourire.

- La « Perle des Sables » est bien gardée! dit-elle. Il existe très loin, par delà nos demeures, une sortie secrète que Claudius et Minius sont les seuls à connaître avec moi. Par là, peuvent disparaître nos frères.

Bernard passa sa main sur son front, comme pour chasser une pensée troublante.

— Tout cela, balbutia-t-il, me fait l'effet d'un songe! - C'en est un! déclara Taruel. Cette fille est une

magicienne. Allons voir la ville!

Il tendit un revolver à Bernard, garda l'autre et appela Haïdar; mais personne ne répondit. Au comble de l'épouvante, le Mongol, profitant de l'inattention générale, avait rejoint ses compagnons.

A la suite de la petite reine, Taruel et son fils des-

cendirent les marches de granit, du côté opposé à celui par lequel le savant était entré.

La lumière du jour, pénétrant par les crevasses, éclairait la ville d'un reflet suffisant pour qu'il fût possible de se diriger et d'en admirer les beautés.

Elles étaient telles que Taruel en exprima tout haut sa joie. Ce qu'il avait sous les yeux, c'était une cité digne de Pompéi. Aussi riche à coup sûr, mais mieux conservée! Les rues étaient dallées; chaque maison avait son atrium, ses chambres, et certaines possédaient un jardin. Chose curieuse, en effet, audessous du sable rouge se trouvait un terrain fertile, qu'arrosait le ruisseau souterrain. C'était bien une oasis, comme l'avait déclaré Minius.

Dans les maisons plus ou moins délabrées où pénétraient les visiteurs, se trouvaient de vieilles fresques, des aiguières et des vases en terre, dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute. Comme il n'y avait plus personne dans la ville, Taruel ne se fit aucun scrupule de choisir parmi les objets abandonnés ceux qui Iui parurent particulièrement curieux.

Bernard, fort intéressé lui aussi, avait presque oublié la petite reine. Celle-ci demeurait silencieuse, observant tout avec étonnement. Au bout d'un temps dont il lui fut impossible de calculer la durée, Bernard se retourna pour lui adresser la parole et ne

- Cepheïs!... cria-t-il, où est Cepheïs! et, frappé d'un pressentiment subit, il soupira.

- Bah! fit le savant, nous la retrouverons! ne

t'inquiète point!

Bernard demeura perplexe. Un secret instinct l'avertissait que la petite reine s'était enfuie. Elle s'était intéressée à lui, mais l'explosion avait ébranlé ses nerfs, et l'apparition de Taruel avait achevé de la

Une civilisation, trop différente de la sienne, la chassait de son palais! Craignant de ne plus revoir les compagnons de son enfance, elle était partie les

Ces pensées, que Bernard ne communiquait pas à son père, s'implantaient avec force dans son esprit, et il insista pour que l'on se mît à la poursuite de la disparue.

Taruel, bien qu'ennuyé de ce contre-temps, finit par y consentir, et, aux côtés de Bernard, il parcourut

la Perle des Sables en tous sens.

Après une heure de vaines recherches, les deux hommes se retrouvèrent dans la grande salle, d'où ils étaient partis. Bernard, cette fois, formula sa pensée.

- Elle connaissait la sortie secrète! dit-il. Elle

est partie rejoindre les siens!

- Qu'importe! fit Taruel avec une feinte indifférence.

### X

### LE DÉSERT SE VENGE

Le professeur Taruel sortit de la ville souterraine quelque peu désemparé. Certes, il était heureux de sa découverte, et des preuves qu'il rapportait; mais il regrettait, d'une part, que le petit nombre de ses hommes ne lui permît pas de faire des fouilles sérieuses, et, d'autre part, que les occupants de la « Perle des Sables » se fussent enfuis. Il y avait là un mystère troublant qu'il eût aimé éclaireir. Bien qu'il affectat de ne pas croire à l'extraordinaire aventure de cette tribu, vivant ignorée pendant des siècles, au sein d'un désert, il restait obsédé par la singularité de ses coutumes et de son langage.

- Père, dit soudain Bernard, c'est dans la salle

du trône qu'il faut chercher.

Taruel le fixa avec étonnement.

- Qu'appelles-tu la salle du trône? demanda-t-il,

et... que veux-tu chercher?

- La salle du trône, c'est pour moi cette salle que ferme une perte de bronze et dans laquelle on parvient en gravissant les marches de granit rose. C'est

là que se tenait Cepheïs, quand je la vis pour la première fois. Elle avait vraiment grand air cette nuit-là, notre petite reine, et son lit de parade était bien un trône.

- Admettons-le, pour te faire plaisir, quoique, depuis que j'ai repris contact avec le monde extérieur. des doutes me viennent à ce sujet; mais pourquoi dis-tu : c'est dans cette salle qu'il faut chercher?

- Je dis cela, parce que j'ai deviné ta secrète

pensée.

- Dis-la?

- Tu veux avoir la preuve que depuis des siècles... - Oui! Bernard, je veux avoir cette preuve!...

- Je répète, père : cherchons dans la salle du trône; s'il existe un papyrus ou des archives, c'est là que nous les trouverons.

Le savant haussa les épaules.

- Rêveries que tout cela! dit-il; puis, après un instant de réflexion, il ajouta : S'il y avait un document de cette importance, Minius l'aurait emporté.

- Il est parti trop précipitamment.

- Il est vrai que ce malheureux était terrorisé. - Cela se conçoit! Si ces hommes cont, comme ils l'affirment et comme je le crois, les descendants directs des Romains, ils ignorent la déconverte de la

- Rêveries! te dis-je, notre découverte de la « Perle des Sables » est fort belle. Celle d'une semblable tribu serait si surprenante que personne ne voudrait y

- Cependant...

- Laissons cela! Je reconnais que le langage de ces gens, leurs coutumes, leurs vêtements, constituent une énigme, mais je renonce à la déchiffrer! - Eh bien, moi, j'essaierai!

Quelques instants plus tard, Bernard, laissant son père rédiger ses notes devant les objets ramenés au jour, redescendait dans le souterrain. Un secret pressentiment le poussait. Il lui semblait qu'il allait trouver la clef du mystère.

Son cœur battait plus vite que de coutume, et, lorsqu'il s'engagea dans le couloir obscur, il s'aperçut qu'il tremblait. Vers quel but allait-il? Sans doute, il n'eût pu le dire, et pourtant il sentait qu'un fait important allait s'accomplir... qu'il lui fallait avancer.

Il est des instants dans la vie, où l'on obéit à quelqu'un d'invisible, une voix nous murmure tout bas des mots mystérieux, et l'on écoute cette voix, parce que l'on sent confusément qu'elle nous guide pour des fins secrètes, qu'elle nous conduit vers notre avenir.

Bernard, de plus en plus troublé, franchit sans s'arrêter la première salle que traversait le ruisseau, celle dont les murs étaient ornés d'agates et de cornalines, et atteignit l'escalier de granit.

La porte de bronze était ouverte; c'était normal, puisque personne n'était dans la ville, et que son père et lui, en sortant, s'étaient gardé de la refernier.

Sur la dernière marche, il s'arrêta.

Pourquoi s'arrêtait-il, puisqu'il était seul? Oui!

Pourquoi?

- Allons! dit-il en prenant une résolution subite, et, faisant sur lui-même un violent effort, il entra. Sur le seuil il s'arrêta pétrifié.

Cepheïs était là sur son lit de parade et le fixait

de son clair regard.

— le vous attendais! dit-elle, cessant de le tutoyer, et le sourire énigmatique qui avait frappé Bernard erra de nouveau sur ses lèvres.

- Vous m'attendiez? répéta-t-il, visiblement désem-

paré.

— Qui! répondit Cepheïs, je savais que vous

viendriez.

Cette fois, Bernard ne s'étonna plus : une idée lui était venue; il se disait que cette force mystérieuse qui l'avait poussé vers la salle du trône, avait également ramené Cepheïs vers lui.

L'instant était solennel; tous deux sentaient que cette entrevue serait la dernière, et qu'il leur faudrait

se quitter.

Ce fut la petite reine qui parla : - J'ai voulu vous revoir, dit-elle, afin de vous dire... que je ne vous oublierai pas! Vous m'avez révélé un monde nouveau, et, par votre faute, ma vie se trouve

bouleversée!... Cependant je ne vous en veux pas!... J'aurais eu plaisir à demeurer avec vous; pourquei

faut-il que je vous dise adieu?

- Qui vous oblige à partir? Restez avec moi, Ce-

pheïs; vous serez ma compagne, ma sœur!...

- Non!... je seus que ce n'est pas possible! nos destins sont trop différents!... J'ai eu l'impérieux désir de connaître votre civilisation,... maintenant... j'en ai peur! Votre père est trop différent de Minius! vous-même, ne ressemblez à aucun des miens! Nous ne pourrions nous comprendre... Il vaut mieux nous

- Mais... je ne veux pas!... Songez, Cepheïs, que je suis revenu ici avec le secret désir de vous voir, mais aussi parce que je pensais trouver un parchemin

relatant l'histoire de votre tribu.

— Ce manuscrit est en lieu sûr. Minius l'a emporté!

Vos recherches seraient vaines! Adieu!

En vain, le jeune homme, saisi d'une tristesse subite, adressa-t-il à sa compagne un touchant appel; elle disparut comme une ombre, et il ne tenta pas de

la poursuivre.

C'était vrai, ce qu'elle avait dit. Leur conception du monde était trop différente. Ils ne pouvaient se comprendre! Cependant il avait pour Cepheïs une sympathie réelle, et en la voyant partir, il crut que quelque chose en lui se brisait. La tête basse, pliant sous le poids d'une pensée importune, il revint vers le campement.

Taruel, absorbé par la rédaction de ses notes, s'était à peine aperçu de son absence. Bernard, avec une émotion qui faisait trembler sa voix, le mit au cou-

rant de ce qui s'était passé.

Le savant l'écouta avec étonnement. Il ne pouvait croire à la réalité de cette vision; elle dérontait son

- Tu as rêvé! dit-il enfiu.

Bernard eut un sursaut:

- Je t'assure, père, commença-t-il,... mais Taruel ne

le laissa pas achever.

- Tu es fatigué! trancha-t-il; les derniers événements ont ébranlé tes nerfs; je ne veux plus que tu ailles seul là-bas!

- Cependant...

- Assez! te dis-je, si tu tiens à ta raison, ne t'absorbe plus dans ces divagations! Laisse la petite reine tranquille et oublie, s'il se peut, ta dernière entrevue.

Ce que demandait Taruel était impossible : Bernard ne pouvait oublier la petite reine, et sa dernière en-

trevue ne s'effacerait plus de sa mémoire.

Le jeune garçon promena son regard sur la morne étendue. Peut-être s'attendait-il à voir passer une silhouette fugitive, celle de Cepheïs, qui se détacherait un instant sur le ciel bleu. Hélas! il ne vit rien que les sables, et deux larmes qu'il ne put retenir roulèrent lentement le long de ses joues.

Pendant les jours qui suivirent, les recherches dans les rufnes et parmi la demeure souterraine continuèrent. Un grand nombre d'objets anciens, de vases et de statuettes put être ainsi rapporté au camp, mais

aucune trace des fugitifs ne fut relevée.

Haïdar, Paas et Erik gardaient leur méfiance à l'égard de la terre des fantômes. Ils transportaient volontiers au camp les objets qui étaient tirés du sous-sol, mais ils refusaient obstinément de s'aventurer au-delà de la roche.

Haïdar, doué d'une imagination vagabonde, avait fait à ses compagnous un récit tellement fantaisiste de ce qu'il avait vu dans la ville, que ni les promesses, ni les menaces n'auraient pu les décider à y pénétrer.

Malgré cette abstention, Taruel et son fils menèrent à bien leurs travaux; quelques clichés pris au magnésium leur permirent de rapporter des vues intéressantes. Le savant y joignit un dossier bourré de notes et de croquis, sur lequel Bernard promit de veiller avec une scrupuleuse attention. N'était-ce pas ce dossier qui servirait au savant à établir son rapport? N'était-ce pas lui, surtout, qui contenait les preuves les plus palpables de leur merveilleuse découverte?

Il était inutile désormais de s'attarder dans ces parages. Les Mongols manifestaient nettement leur impatience, et d'ailleurs, bien qu'il y eût de l'eau en abondance, grâce au ruisseau souterrain, les vivres commençaient à s'épuiser.

Taruel fit, avec son fils, une dernière visite à la Perle des Sables, et, huit jours environ après son

arrivée, il donna le signal du départ.

On ne suivit pas, pour revenir, le même trajet, mais le savant indiquait sur la carte, après avoir fait le point, la distance parcourue, et il était sûr de ne

point s'égarer.

Pendant les trois premiers jours, la marche se poursuivit sans incident; mais, le quatrième, vers midi, au moment où la chaleur rendait la halte indispensable, Bernard signala à son père l'étrange manège d'une bande de corbeaux qui s'abattaient derrière une barrière de rochers en poussant des croassements lu-

Taruel, pris d'un secret pressentiment, donna Lordre de pousser jusqu'aux roches, et, lorsqu'elles atteintes, un cri d'horreur lui échappa. Des vautours achevaient de dépecer des cadavres, et, dans ces cadavres au nombre de neuf, il reconnaissait les Mongols de sa caravane. Le doute n'était pas possible : il y avait là sept hommes et deux chameaux; et les couvertures, ainsi que les vêtements, étaient facilement reconnaissables.

- Ce sont eux! murmura Bernard.

- Oui! répondit Taruel, et ils n'en dirent pas da-

vantage.

Tous deux s'étaient compris; point n'était besoin d'autres paroles; une grande tristesse les envahit. Certes, ces gens s'étaient montrés lâches et avaient manqué à leurs promesses; ils avaient compromis, pour obéir à une peur stupide, le succès de l'expédition,

mais leur punition avait été terrible; le savant en était frappé.

Dans un mouvement de pitié, et par un geste instinctif, il leva les yeux vers le Ciel, et, d'une voix

basse comme une prière, il dit:

- Mon Dieu!... vous le savez, je n'ai pas voulu cela] - Le désert se venge! prononça Haïdar qui, jusquelà, était demeuré près des Mongols, immobile comme une statue, et ses deux compagnons hochèrent la tête en silence.

C'était vrai : le désert s'était vengé! Ainsi que l'avait prévu Taruel, les fuyards, gênés par le vent qui avait effacé les pistes, s'étaient égarés. Tournant en rond sans le savoir, ils avaient fini par se retrouver à leur point de départ, épuisés de fatigue, brûlés par le soleil, mourant de faim et de soif.

Les vautours et les corbeaux, qui guettaient cette proie promise à leur voracité, s'étaient rapprochés peu à peu, attendant avec impatience le moment de la dépecer. Les derniers survivants, incapables de s'enfuir, avaient vu, sous leurs yeux, déchiqueter leurs compagnons, et leur agonie avait dû être terrible.

- Allons-neus-en! dit Bernard tout pâle.

La même pensée était venue à tous, et ils mirent le

mur de roches entre eux et les cadavres.

La fin du voyage s'accomplit dans des conditions normales. On atteignit, après quelques jours de marche. la limite du désert, au moment précis où, les provisions devenant plus rares, le savant diminuait les rations.

On revit Sour-Oussou, puis Ourga, et enfin Kiakhta, où l'on se sépara des Mongols et des chameaux. Les bagages furent acheminés à dos de chevaux et de mulets vers le lac Baïkal, puis vers Irkoutsk où, par le Transsibérien, les Français regagneraient l'Europe.

Taruel avait mené à bien sa fantastique aventure. Il avait trouvé la « Perle des Sables » et doté la science

française d'une précieuse découverte.

Il revenait dans son pays, la joie au cœur; sa mission était accomplie!

#### XI

# FUNESTE RENCONTRE

Les bagages du professeur Taruel étaient en nombre

respectable.

En dehors de malles et colis contenant ses vêtements et ceux de son fils, ainsi que les couvertures et les objets indispensables à une expédition comme la leur, il y avait deux caisses remplies des merveilles trouvées dans la ville souterraine. Bien entendu, ces deux caisses accaparaient toute l'attention du savant. Il ent abandonné tous ses autres colis plutôt que de consentir à s'en séparer.

Pour être bien sûr que rien de fâcheux ne leur arriverait, il refusa de monter dans son compartiment avant de s'être assuré qu'elles étaient mises en bonne place dans le fourgon. Bernard, moins absorbé par le chargement des bagages, remarqua avec étonnement l'étrange allure de quatre hommes qui fixaient sur les caisses des regards de convoitise. Ces hommes, à l'air misérable, étaient affublés de peaux de bêtes et parlaient un dialecte incompréhensible,

- Peut-être, songea Bernard, s'imaginent-ils que nous emportons un trésor; et, quand les caisses furent casées, il désigna à son père, les étranges visiteurs.

- Je jurerais, à leur costume, dit le professeur saus s'émouvoir, que ce sont des Sibériens de l'extrême Nord, peut-être de ces Zyrianes de la Petchera qui sont d'assez pauvres diables et que les marchands russes exploitent sans pitié.

- Des Zyrianes?

- Oui! Je t'en parlerai un peu plus tard, si cela fintéresses ceux-ci ont sans doute fui (Dieu sait au prix de quelles satignes!) leur ingrate région, pour venir échouer ici, où le malheur les poursuit. Ils sont inossensifs, d'ailleurs, et tu n'as pas à t'en inquiéter. A ce moment, un coup de sifflet déchira l'air; c'était

le signal du départ, et les deux Français gagnèrent leur wagon.

Si Bernard se fut retourné à ce moment-là, il eut peut-être aperçu les sauvages du Nord gagner l'arrière du train après un savant détour et s'élancer dans le fourgon.

Presque aussitôt, le convoi s'ébranla, et Taruel, sans le moindre souci, se mit à contempler le paysage.

Bernard, lui aussi, parut s'absorber dans la contemplation de la solitude sibérienne, mais son esprit était ailleurs. La vision des hommes bruns le poursuivait, et il dit entre haut et bas :

— Ces gens-là songent à nous voler!

— Quelles gens? fit Taruel, brusquement tiré de sa rêverie.

— Ceux qui regardaient tes caisses tout à l'heure! Tu n'as pas remarqué le flamboiement de leurs yeux?

- Que vas-tu chercher? Je t'ai dit qu'il s'agissait de pauvres diables qui ne peuvent rien contre nous! Sibériens, Turkmènes, Zyrianes, sont tous quelque peu pillards, c'est entendu, mais notre « Trésor », qui n'aurait pour eux aucune valeur, est parfaitement en sûreté.
- Je le souhaite! mais je ne suis pas tranquille! Certaines choses se sentent sans pouvoir s'expliquer; j'ai idée que ces... comment les appelles-tu?

— Zvrianes!

— Oui, j'ai idée, dis-je, que les Zyrianes en veulent à tes caisses! et que, d'une taçon ou d'une autre, ils les enlèveront.

Taruel eut un haussement d'épaules.

- Sais-tu, dit-il, que tu commences à m'inquiéter?

- Pourquoi?

- Tu as eu une vision là-bas, dans les Sables Rouges, et voici que tu en as une autre dans le Transsibérien... Cela dénote une tension nerveuse qu'il faut surveiller. La fatigue et les émotions de ces dernières semaines t'ont causé une dépression qui, à ton insu, agit sur ton cerveau. Je ne vois pas d'autre explication à ta singulière suggestion. Pense à autre chose,

je t'en prie, et ne t'inquiète pas de « ce qui pourrait

- Soit! dit Bernard avec un sourire contraint. Admettons, pour te tranquilliser, que mon pressentiment d'aujourd'hui est injustifié... mais en ce qui concerne ce que tu appelles « ma vision des Sables Rouges », je proteste avec toute l'énergie dont je suis capable. Il n'y a pas en de vision, mais bien une rencontre réelle. J'ai entendu de la bouche de Cepheïs les propos que je t'ai rapportés, et je l'ai vue, je te l'assure, aussi distinctement que je te vois.

- Bon! n'insistons pas! Cette question a été tranchée!

- Cependant, père.

Un haussement d'épaules du professeur arrêta net la phrase de Bernard; il comprit qu'il ne le convaincrait pas et changea de conversation.

- Tu as prononcé tout à l'heure, dit-il, un nom que

j'ai entendu aujourd'hui pour la première fois.

- Lequel? - Zyrianes.

Le visage de Taruel s'éclaira. Outre qu'il lui plaisait de voir Bernard changer d'idée, il n'était pas fâché de lui fournir des explications sur une région peu connue, qu'il avait étudiée avec un vif intérêt, et sur laquelle il possédait des données aussi sûres et aussi étendues que sur le désert de Mongolie.

- Les Zyrianes, dit-il, habitent très loin, au nord et à l'est des monts Ourals, une région désolée qu'arrose la Petchora. Pour arriver jusqu'à cux, il faut parcourir, depuis Paris, plus de 6.000 kilomètres. Plus éprouvée encore que la Mongolie, cette triste contrée possède sept mois d'hiver, deux autres d'un froid encore vif, et dix semaines d'été...

- J'espère que tu ne m'emmèneras pas chercher

une ville morte dans ce pays?

- Non!... Je ne pense pas que nous y trouverions le moindre vestige du temps passé, mais d'autres que nous y ont leur compte, car c'est un lieu de pêche remarquable. Plus de 900 tonnes de poissons de diverses espèces sont vendus chaque année aux marchands

russes qui emportent parfois, pour un vil prix, jusqu'à 150 tonnes de saumons, revendus très cher...

- Tout cela est curieux, mais ne m'apprend pas comment tu as vu, du premier coup d'œil, que les · Sauvages », auxquels je prêtais... à tort... de mauvaises intentions, faisaient partie des Zyrianes?

- Uniquement parce qu'ils ont le type finnois, qui

caractérise leurs semblables.

- Tu as réponse à tout, et... je crois plus que jamais que je me suis trompé à leur sujet!... Continue done explication... tandis que nous traversons cette ségion monotone; je t'écoute avec le plus vif intérêt!

Taruel, qui ne demandait pas mieux que de satis-

mire la curiosité de son fils, continua:

- L'été, ces pauvres diables ne sont pas vêtus de peaux de bêtes, comme ceux que tu as vus à Irkoutsk: les portent un pantalon et une blouse-chemise, en toile lanche.

Bernard, tout en écoutant son père, ne pouvait s'emsêcher de songer à quel point les savants sont pris par tout ce qui touche à leur science. Lorsque Taruel abordait l'étude d'une race, et sa situation sur le globe, il oubliait tout le rete. Le paysage continuait être monotone. Après avoir longé, à gauche, des montagnes peu élevées, et traversé la rivière Oka, ligne se dirigerait tout droit vers Nijné Oudinsk, mais il faudrait de longues heures avant d'atteindre pette ville, et puis, des jours passeraient!

Le trajet par le Transsibérien n'a rien de commun avec nos voyages faciles sur des lignes bien entretesues, Bernard le savait, et la conversation de son père m'était pas pour lui déplaire. Il s'étonnait seulement qu'il eut complètement oublié le danger que pouvaient Leur faire courir les Zyrianes pour ne se souvenir que

de leur région.

- Leurs habitations, continuait Taruel, sont construites en bois et comportent une glacière, ainsi qu'une chambre pour les bains... Ces bains sont rendus indispensables pendant les dix semaines de chaleur, à cause des moustiques...

- C'est pour cela que nos voleurs... je veux dire, nos indigènes d'Irkoutsk, ont quitté leur pays?

- Non! c'est plutôt la misère qui les en a chassés!

- Ne peuvent-ils gagner un peu d'argent en se li-

vrant à d'autres travaux?

- Ils sont, tour à tour, suivant la saison, agriculteurs ou chasseurs, mais, sous un climat aussi rude, la culture ne donne que des ressources insuffisantes. Il y a bien l'élevage, et surtout la chasse qui leur sournit des zibelines, des loutres, des martres et des renards bleus, mais, je te l'ai dit, on les exploite, de sorte qu'ils sont toujours sans argent. Ce sont les peaux qui constituent, là-bas, l'unité monétaire. Si tu demandais, à un indigène, le prix d'une denrée, il te répondrait : cela vaut deux, trois, ou cinq peaux d'écureuils!
  - -- Ce que tu me dis là n'est guère rassurant!

- Parce que des individus à ce point misérables sont bien capables, le cas échéant, de s'enrichir aux dépens du prochain, et je pense que ceux...

- Encore! fit Taruel en fronçant les sourcils; je croyais que tu ne devais plus me parler de cette sotte

- Sans doute, père... J'ai tort! mais c'est plus fort que moi!... Quelque chose me dit que nous ne ramènerons pas en France les amphores et les richesses de toutes sortes recueillies dans la Perle des Sables.

- Et moi, je te dis que tu es ridicule! A la première halte, nous irons voir le chef de train et constater le bon état de nos caisses, mais jusque-là... tiens-

toi tranquille!

- Je ne dis plus rien! Explique-moi, si tu veux, comment opèrent les marchands russes pour « rouler »

- Rien de plus simple : A la fin de décembre, une foire importante se tient à laktchinskaya Pristane... - Je me demande comment tu fais pour retenir des noms pareils!

DANS LES SABLES ROUGES

- On y vient même d'Arkangelsk, situé à plus de 800 lieues de là. C'est surtout un marché de fourrures, et les indigènes y apportent le produit de leur chasse en paiement des marchandises achetées à crédit l'année précédente, puis ils s'endettent de nouveau, en faisant d'autres achats.

- Tout ce commerce, qui se fait sans argent, nous

reporte en plein xe siècle.

- Exactement! et j'appelle ton attention sur ce fait que les Zyrianes doivent toujours de l'argent aux marchands; il leur faut donc céder toutes leurs pelleteries à leurs créanciers pour les rembourser de leurs avances.

« Si un étranger leur offrait un prix plus avantageux, ils seraient ainsi obligés de le refuser. Voilà pourquoi les Zyrianes de la Petchora sont si profondément malheureux. »

Après cette explication qu'il n'avait pas songé un instant à interrompre, Bernard se replongea dans ses pensées; puis, bercé par le roulement du train, il s'endormit.

A Nijné Oudinsk, il descendit, en proie à une in-

quiétude qu'il avait peine à dissimuler.

- Viens! lui dit brusquement le professeur, et tous deux se dirigèrent vers le fourgon. Ils ne virent pas le chef de train, mais constatèrent que les caisses contenant leurs précieuses trouvailles étaient intactes. Il n'y avait aucune trace des Zyrianes qui, vraisemblablement, étaient restés à Irkoutsk. Taruel sourit.

- Tu vois, dit-il, qu'il ne faut pas attacher une trop

grande importance aux pressentiments.

- C'est vrai! dit Bernard sans conviction, car la vague inquiétude qu'il avait éprouvée au départ n'avait

pas disparu.

La nuit venait. Les banquettes furent installées pour former des lits, tandis que, dans le wagon-restaurant, Bernard et son père prenaient tranquillement leur repas. Jamais, depuis le début de son audacieuse randonnée, le savant ne s'était senti aussi libre d'esprit. L'expédition avait réussi au delà de ses espérances,

et il voyait l'avenir sous de riantes couleurs. Il se plaisait à évoquer les journées qui suivraient son retour dans la Ville Lumière. Il jetait un regard satisfait sur la serviette en maroquin dont il ne se séparait pas, car cette serviette contenait ses documents les plus importants.

Cette nuit-là, il dormit d'un profond sommeil, tandis que Bernard, agité de cauchemars, voyait s'agiter, parmi les Sables Rouges, des squelettes poursuivis par des vautours et une « petite reine » arrachant une am-

phore aux Zyrianes de la Petchora.

Le lendemain et les jours suivants, il n'y eut pas d'incidents dignes d'être signalés. Avec une lenteur désespérante, le train franchit Krasnoïarsk, Omsk, Tcheliabinsk, et... l'irréparable se produisit... Tandis que Bernard, hanté par son pressentiment, surveillait le transbordement des bagages, il s'aperçut que les deux caisses, contenant leurs précieuses trouvailles,

Ce fut un rude coup pour le professeur. Certes, c'était un homme énergique, incapable de s'abandonner au désespoir; mais, pendant une journée, il tomba dans une sorte de prostration qui effraya Bernard.

Avec toute la persuasion dont celui-ci était capable, il s'efforça de démontrer à son père que la perte n'était pas d'une importance capitale. N'avait-il pas dans sa serviette des documents dont nul ne songerait à contester l'authenticité? Il possédait également, dans sa valise, les clichés et les croquis pris dans la ville souterraine. Il n'en fallait pas davantage pour convaincre

Taruel souriait tristement en écoutant son fils.

- Il est vrai, dit-il, que le principal nous reste, 'ai même, dans ma valise, quelques-unes des pièces les plus rares, trouvées là-bas, mais quel dommage de voir disparaître si sottement des objets qui eussent confirmé nos dires et enrichi l'un de nos musées na-

Malgré sa désillusion, bien naturelle après un éve nement aussi inattendu, un homme de la trempe da

DANS LES SABLES ROUGES

professeur ne pouvait se laisser aller au décourage-

- J'aurais dû t'écouter, dit-il à Bernard, car je vois aujourd'hui que ton pressentiment ne t'avait pas trompé; mais les lamentations seraient vaines, et nous avons mieux à faire! Je vais immédiatement déposer une plainte au plus proche bureau de police, et donner le signalement de nos voleurs. Il ne peut s'agir, en estet, que des Zyrianes que tu as observés mieux que moi. Tu peux donc, en cette circonstance, me rendre encore service. As-tu idée de la région dans laquelle le vol a pu s'effectuer?

- Oui! répondit Bernard sans hésiter, c'est entre

Kourgan et Tchéliabinsk.

- Comment le sais-tu?

- A Kourgan où le train s'est arrêté avant-hier au crépuscule, je suis allé vérifier la présence de nos bagages dans le fourgon. Les caisses y étaient encore. Si je ne t'en ai pas parlé, c'est parce que j'ai eu peur de te contrarier. Selon toute probabilité elles ont été enlevées dans le courant de la nuit à la halte où le mécanicien a refait sa provision d'eau.

- Parbleu, mon cher enfant, voilà des renseignements précieux, et ta conduite en cette affaire est digne d'éloges! Je serais fort surpris qu'avec des renseignements aussi précis nos voleurs (qui ont da abandonner leurs caisses en voyant ce qu'elles conte-

naient) ne soient promptement arrêtés.

En raisonnant de la sorte, le professeur Taruel prouvait qu'un savant peut être en même temps un mauvais psychologue. La Russie n'est pas un pays organisé comme la France, et les solitudes de la Sibérie ne sont pas de nature à faciliter la tâche des policiers. Ajoutons, d'ailleurs, que l'on mit peu d'empressement à obliger Taruel, qui résolut d'attendre à Tchéliabinsk le résultat de l'enquête.

Y eut-il vraiment enquête? Bernard demeura toujours sceptique à ce sujet. Quinze jours après l'arrivée à Tchéliabinsk, les choses étaient encore dans le même état, et Bernard commençait à s'ennuyer st

rieusement. La ville qu'arrose le Micas, et qui ne compte que neuf ou dix mille habitants, manque singulièrement de gaieté, mais le savant, qui avait commencé à établir son rapport d'après les documents rapportés du désert de Gobi, paraissait satisfait. La simplicité de sa mise et ses manières affables ne le rendaient suspect à personne, et l'auberge dans laquelle il était descendu, bien qu'elle fût décorée du nom d'hôtel, n'attirait pas les curieux. Il pouvait travailler là en toute tranquillité, et son rapport l'absorbait à tel point qu'il en avait oublié l'endroit où il se trouvait et le motif qui le faisait demeurer en Russie.

Un jour, à l'heure du repas, comme Bernard, assez morose, revenait à l'auberge sans rapporter de nouveiles, il trouva son père si joyeux qu'il crut tout d'abord que les colis disparus avaient été retrouvés, mais il n'en était rien. Bernard crut rêver quand il entendit le savant lui déclarer que son bonheur provemait de la lecture d'un article paru simultanément dans

la plupart des grands journaux d'Europe.

- L'expédition du Dr Roy Chapman Andrews vient de rentrer à Peïping, dit Taruel, les yeux brillants. Bernard le regarda avec un air d'ahurissement tel,

que le professeur en eut pitié :

- Est-il possible, dit-il, que tu ne connaisses pas Roy Chapman Andrews, chef de la troisième expédition américaine dans l'Asie Centrale.

- J'avoue humblement, répondit Bernard, que je n'en ai jamais entendu parler! mais... quel rapport cela a-t-il avec le motif qui nous retient ici?...

- Un rapport très grand! répondit Taruel, le vicage illuminé, viens à table, je t'expliquerai cela en déjeunant!

Bernard, malgré l'admiration et le respect qu'il avait pour son père, ne put s'empêcher de songer que les savants forment une classe d'êtres à part, dont les joies ne peuvent être partagées par le commun des

Tu sauras, commença le professeur, lorsqu'ils surent installés à leur petite table, tu sauras que le

chef de l'expédition informe le monde qu'il vient de rapporter de Mongolie les ossements des grands monstres qui erraient au temps de la préhistoire. Le docteur est en mesure d'affirmer que la Mongolie était peuplée, il y a des milliers d'années, d'habitants qu'il appelle : Hommes des Dunes, parce qu'ils s'y étaient construits des abris, créant de véritables villes, à proximité des cours d'eau et des forêts.

— Des forêts?

- Evidemment... puisqu'il s'agit d'un temps extrêmement reculé, alors que la Mongolie était fertile, et que le désert de Gobi n'existait pas. Toutes mes suppositions, toutes mes affirmations se trouvent confirmées par les découvertes de l'expédition américaine. Comprends-tu, maintenant, l'importance que j'attache à l'article publié aujourd'hui?

- Je comprends!...

- Inutile d'attendre ici plus longtemps des caisses qui ne reviendront jamais et dont le contenu perd deson importance, puisque je puis étayer mes assertions sur les découvertes du Dr Andrews. Mon rapport est presque terminé; nous partirons demain!

- Alors, tu penses que tes clichés, tes notes et les objets que nous avons pu sauver seront suffisants pour convaincre nos concitoyens de l'existence de la Perle

des Sables et de celle de Cepheïs?

- Il faudra bien qu'ils l'admettent. Dès l'âge de pierre, dit Andrews, les Mongols formaient des peuplades cultivées d'où sortirent plus tard les immigrants qui peuplèrent l'Europe. Des milliers d'années avant Jésus-Christ, ils affilaient leurs flèches avec des pierres demi-précieuses et vivaient en partie d'oiseaux et de grenouilles... Pourquoi ne pas admettre, après cela, que bien des siècles plus tard les Romains, peuple civilisé, aient entretenu des relations avec les Mongols, ces peuples anciens parmi les plus anciens de notre pauvre humanité?...

Bernard ne demandait pas mieux que de croire son père et d'admirer la découverte du Dr Roy Chapman Andrews; mais, pour l'instant, ce qu'il voyait de plus

clair dans cette affaire, c'est qu'elle leur permettait de regagner la France, et ce fut cela surtout qui causa sa joie.

#### XII

# LE MYSTÈRE SUBSISTE

Rentrés en France. Taruel et son fils surent acclamés comme le méritaient leur persévérance et leur merveilleuse randonnée.

Le savant, qui avait rédigé d'après ses notes un intéressant mémoire, en fit la lecture en séance publique à l'Institut et obtint un vif succès. La Société de Géographie lui réserva également une réception officielle, au cours de laquelle il recut une médaille d'or, en récompense de son exposé sur la partie à peu près inconnue du désert de Gobi. Bernard eut sa part des ovations prodiguées à son père, et, dans une troisième séance organisée sur l'initiative de plusieurs sociétés savantes au grand amphithéâtre de la Sorbonne, il prit la parole et fut chaleureusement applaudi.

Tout aurait donc été pour le mieux, s'il n'avait subsisté un doute dans les esprits sur le fait le plus sensationnel de l'étrange aventure, et ce doute mit une

ombre au tableau.

Plusieurs personnes (surtout parmi les savants) se refusèrent à admettre l'existence de la petite reine et celle de sa tribu; l'éloquence de Bernard et la documentation de Taruel ne convainquirent qu'une faible partie de l'assemblée.

Nul ne mit en doute l'existence de la « Perle des Sables » dont on fit des projections, et sur laquelle furent donnés les détails les plus précis, mais les sceptiques s'élevèrent contre l'hypothèse d'une tribu descendant des Romains et n'ayant en, depuis deux mille ans, aucun contact avec le monde civilisé.

Ces sceptiques donnèrent au récit de Bernard di-

DANS LES SABLES ROUGES

verses interprétations. Pour les uns, ce fut une supercherie habilement machinée par une secte Mongole; pour d'autres, Bernard et son père eurent une vision, causée par la fatigue et la dureté du climat. D'autres encore prétendirent qu'ils avaient été suggestionnés. Quoi qu'il en fût, la découverte de cette ville ro-

maine dans les Sables Rouges de Gobi donna un nouveau lustre à la science française. L'événement eut une portée mondiale, et Taruel se consola des interprétations fantaisistes données à sa rencontre avec Cepheïs.

Bernard conserve toujours l'espoir de faire la lumière sur cette question. Il sait bien que l'existence de Claudius n'est pas un mythe, et que Minius a réellement voulu sa mort. Il garde également sa conviction au sujet de leur origine romaine. Comment expliquer autrement qu'un groupe d'hommes et de femmes, d'un type différent de celui des Mongols, ait pu parler correctement la langue latine, et vivre dans la solitude du désert de Gobi.

Malheureusement pour Bernard, la Mongolie est loin. Les recherches en ce pays sont difficiles, et l'on n'a retrouvé aucune trace de la petite reine, ni de sa tribu. Le mystère subsiste! et il faut se résigner à le voir durer! Il est peu probable, en effet, qu'un savant reprenne le travail du professeur Taruel et parvienne à déchirer le voile du passé.

Nul sans doute, en dehors de nos lecteurs, ne saura (nous le craignons) ce qui s'est passé de mystérieux dans le sein de la « Perle des Sables

FIN

# Tous les jeudis



POUR LES FILLETTES 16 pages illustrées -- 0 fr. 25 --- |

POUR LES GARÇONS 16 pages illustrées — 0 fr. 25 —

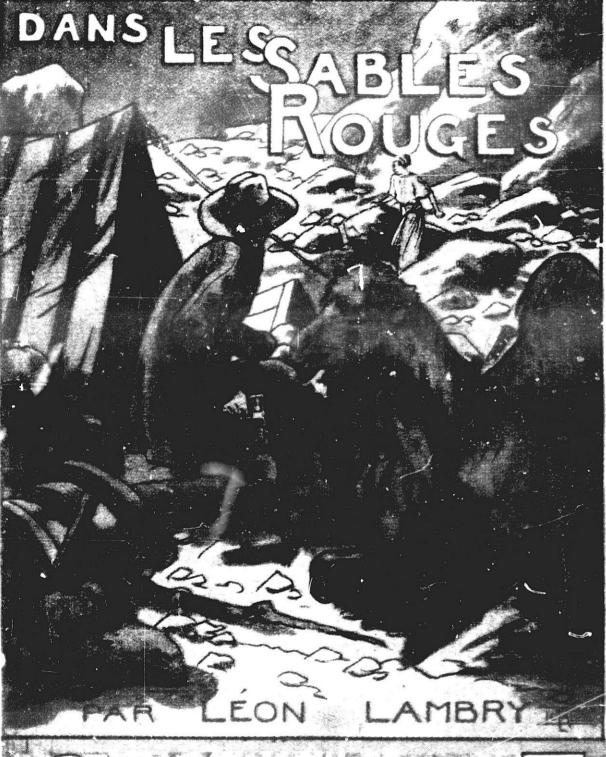
# En vente partout le jeudi.

# UN MILLION DE JEUNES LECTEURS

ABONNEMENT D'UN AN (à chaque journal): France, 12 francs; Belgique, 22 fr. 50 belges; Suisse, 6 francs suisses; Union postale, 25 fr. 50; autres pays, 30 francs.

BUREAUX: 1, RUE GAZAN, PARIS-XIVe.

Le Gérant: Jean LUGARO. - Imp. de Montsouris, Paris (14°). - R. C. Seine 53879



GOLLECTION N 58 PRIMILEMAN